

JEAN ÉTHIER-BLAIS

« La littérature, c'est tout ce que nous avons »



Jean Éthier-Blais : « Le plein, pour moi, il est ici... » Photo Jacques Grenier

JEAN ROYER

DIPLOMATE CANADIEN devenu écrivain québécois puis professeur à l'université McGill, Jean Éthier-Blais est aussi un critique littéraire remarquable qu'on a lu pendant 25 ans dans LE DEVOIR, où il reprendra bientôt sa place, justement.

Quand Gilles Hénault, directeur des pages littéraires, l'a engagé au DEVOIR, Jean Éthier-Blais est devenu, avec Roger Duhamel, un de nos principaux critiques intéressés par la littérature québécoise. Son enthousiasme n'a jamais flanché, depuis ce temps. Je me souviens encore de cet homme qui me regardait droit dans les yeux, un jour de janvier 1978 : « Je suis un nationaliste de droite, j'aime la littérature québécoise et LE DEVOIR, ce haut lieu de notre culture », me lançait-il d'une voix vibrante d'émotion. Je venais de prendre la direction des pages culturelles et je lui proposais de tenir ses premiers « Carnets ».

Jean Éthier-Blais est un homme de lettres attaché, certes, à la culture du 19^e siècle, ce qui ne l'empêche pas d'être autant passionné par la littérature québécoise contemporaine. C'est ce qu'il m'expliquera au cours de notre entretien où il s'avouera profondément bouleversé de vivre « cette période tra-

gique et décisive » de l'histoire du Québec.

Il vient de faire paraître, aux éditions Leméac, deux livres de grande qualité : *Le Désert blanc*, un recueil de nouvelles, et *Voyage d'hiver*, un récit de voyage. Ces deux nouveaux titres nous rappellent que Jean Éthier-Blais est, avec Jacques Ferron, un de nos plus élégants stylistes. Ils nous font voir aussi, encore une fois, un écrivain de grande culture. Dans *Voyage d'hiver*, Éthier-Blais prend prétexte d'un périple en Italie pour retracer un univers et des êtres qui lui sont chers. Il nous parle, avec une tendresse contenue, de certains de ses amis comme René Garneau et François Hertel. Il identifie, au bout de ses voyages, les « vides » de sa vie et se décrit comme un « diable québécois » qui finit par s'ennuyer loin de son pays. « Le plein, pour moi, il est ici. Je me vois mal loin de Montréal. C'est ici que je vis ma vie nationale et que je participe, comme écrivain, à la transformation de la société. »

La nouvelle-titre de son autre livre, « Le désert blanc », comme dans son manifique roman *Les Pays étrangers* (Leméac, 1982), nous révèle un homme déçu d'un Québec qui ne s'assume pas. « Je voulais décrire le personnage-type d'un certain milieu québécois, riche et bête, où l'on se dit prêt à parler

anglais parce qu'au Japon tout le monde parle anglais ! C'est le milieu de Trudeau, que je connais bien. Ce sont des gens qui ont perdu le sentiment national, qui vivent dans une sorte de sentiment intermédiaire où ils ne savent pas qui ils sont. Car je crois que le Québécois qui a perdu le sentiment national est un être vide. »

Jean Éthier-Blais est évidemment remué par les attaques contre la langue française au Québec et par la situation politique actuelle. « Nous vivons des heures de décision pour notre destin, dit-il. Ce sont des heures très graves qui n'ont l'air de rien et qui dépassent Octobre 1970 en importance. Maintenant, tout se fait d'une façon sous-jacente, dans la grisaille et le mensonge. Avec une population surfavorisée au point de vue économique, qu'on achète par des prestations de toutes sortes et à qui on enseigne juste ce qu'il faut pour qu'elle puisse lire des slogans ! Alors, la partie est très belle pour les ennemis du devenir québécois. Ils ont les leviers du pouvoir et, en face d'eux, quelques intellectuels qui désespèrent. Je pense que toute la politique, en ce moment, est faite de telle sorte qu'on empêche les sursauts. Tout est organisé pour que l'homme québécois ne prenne pas conscience de ce qu'il est et de ce qu'il ne sera pas. »

C'est la question de la langue qui le blesse le plus profondément. Il ressent les attaques contre la loi 101 comme « un attentat à notre dignité humaine ».

« Moi, vous comprenez, je n'ai qu'un amour dans la vie et c'est la langue française. Naturellement, je ressens la situation actuelle très profondément. Et je crois que c'est le cas de tous les écrivains, qu'ils soient de langue française, chinoise, allemande ou autre. Est-ce que la définition de l'écrivain, ce n'est pas celui qui aime sa langue avant tout ? Si vous aimez votre langue avant toute chose, vous devenez totalement un écrivain. Avec plus ou moins de talent. Mais vous devenez un écrivain. Parce que vous vous mettez totalement au service de cet instrument de pensée, d'expression, de personnalisation. Un écrivain, c'est peut-être celui qui ne peut pas exister sans cette langue. »

« Alors, si vous écrivez à la fois en français et en anglais, vous ne pouvez pas être écrivain, ni dans une langue ni dans l'autre, je crois. L'amour d'une langue se développe avec la pratique et la connaissance. Ici, on peut se poser des questions. On a souvent choisi la mode plutôt que l'essentiel. S'il y a un pays où l'on doit enseigner une langue

Suite à la page B-4

A-t-on besoin d'une école de cinéma ?

NATHALIE PETROWSKI

PÉRIODIQUEMENT, la question revient sur le tapis. Elle fera, d'ailleurs, l'objet d'un débat, lundi soir au Loup-Bar, rue Sainte-Catherine. Avons-nous, oui ou non, besoin, au Québec, d'une école de cinéma ?

Luxe ou nécessité ? À quoi peut bien servir une telle école ? Améliorer

la qualité du cinéma, enrichir la formation des techniciens, ou grossir les rangs des chômeurs diplômés qui ne réaliseront pas un saint film de leur vie ? À quoi rime une école de cinéma pour une culture qui n'arrive même pas à faire travailler la moitié de ses cinéastes, voilà la question que les plus sceptiques posent.

À ce débat vieux comme le monde, débat sans cesse remis à

l'ordre du jour avant d'être englouti par le monstre bureaucratique, s'ajoute la question d'un million de dollars. Doit-on apprendre le cinéma sur des bancs d'école ou ne vaut-il pas mieux l'apprendre sur le tas comme l'ont fait des générations spontanées de cinéastes québécois ? L'approche pratique ou théorique ? Qui dit mieux ? Le cinéma selon Spielberg, ou selon Bergman ?

Cinq ans après le rapport Fournier sur le cinéma, rapport qui recommandait « la création d'une école supérieure du cinéma et de la vidéo, indépendante, financée par les deux paliers de gouvernement, située à Montréal, et dont le curriculum et la pédagogie seront axés sur la notion d'œuvre et sur le processus de création », ces questions et plusieurs autres restent toujours en suspens. Non seulement en suspens mais en équilibre précaire entre la multitude d'intervenants qui tirent l'écran blanc de leur côté. Car, si une école de cinéma doit voir le jour au Québec, de qui relèvera-t-elle ? Du monde de l'éducation ou de celui de la culture ? Est-ce à l'Institut québécois du cinéma de définir un modèle d'école, ou au ministère de l'Éducation de proposer le sien ? Et, surtout, quels intérêts corporatistes viendra-t-elle ébranler en favorisant l'arrivée massive de jeunes loups du cinéma sur le marché ?

La question est d'autant plus confondante que trois universités — l'UQAM, l'Université de Montréal et Concordia — offrent des programmes en cinéma sans toujours offrir de cours complet. Point de cours complet, point de bac. La plupart du temps, les étudiants font une mineure dans un autre domaine, sauf à l'Université de Montréal où ils peuvent faire une maîtrise en études cinématographiques qui leur permettra, sinon de réaliser la grande œuvre du siècle, au moins d'enseigner selon la devise de Woody Allen : « *If you can't do it, teach it!* »

Au niveau collégial, cinq cégeps — Saint-Laurent, Saint-Jérôme, Vanier, Ahuntsic et Montmorency — offrent des options en cinéma. Mais nuance ! Les cégeps forment des spectateurs et non des apprentis cinéastes. Résultat : les universités se retrouvent avec des classes pleines de cinéphiles, spectateurs admirables à la recherche d'une culture générale qui leur permettra de briller dans les conversations de salon.

« Le drame des universités, explique Henri-Paul Chevrier, professeur de cinéma, c'est que, sur 90 étudiants inscrits dans un cours de cinéma, 10% ont suivi des cours de cinéma au cégep. Les autres s'intéressent plus ou moins au cinéma. Le groupe n'est pas homogène. Et puis, pour ajouter à la confusion, les profs dans les universités enseignent ce qu'ils aiment — le cinéma russe des années 20 ou encore le cinéma japonais. Les étudiants adorent cela mais la formation qui en résulte n'est pas toujours solide ni complète. »

Henri-Paul Chevrier est profes-

seur de cinéma à Saint-Laurent. Pendant longtemps il a été coordonnateur québécois des études de cinéma au niveau collégial. Ce titre lui a valu un nombre incalculable d'aller-retour entre Montréal et Québec, entre le ministère de l'Éducation, celui des Affaires culturelles et celui des Communications. « J'ai été convoqué par les trois ministères, explique-t-il, mais je n'ai jamais su qui tirait vraiment les ficelles. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas le rôle des cégeps de créer une école de cinéma. » Après avoir tranché la question, il laisse tomber la bombe : « De toutes façons, les vrais cinéastes, à mon avis, n'ont pas besoin de formation. Lorsqu'on donne une feuille blanche à quelqu'un qui ne sait pas dessiner, la feuille risque de rester blanche. Malheureusement, lorsqu'on donne une caméra à quelqu'un qui n'a jamais tourné, il tourne pareil : c'est inquiétant. »

Jean-Claude Lauzon, jeune cinéaste qui s'apprête à lancer son premier long métrage de fiction, *Un zoo, la nuit*, a étudié le cinéma à l'UQAM. Il ne s'en vante pas : « Ça ne m'a pas donné grand-chose, sinon une caméra et du film. J'ai gagné le grand prix du cinéma étudiant canadien ; pourtant, dans mes cours théoriques, j'avais des « C » et des « D ». J'avais surtout des profs qui n'avaient jamais fait de cinéma de leur vie-mais qui me disaient quoi dire dans mes films et pour quoi je devais faire des films pour aider le monde de l'Est. »

Paradoxalement, Lauzon est prêt à avouer que les cinéastes les plus prometteurs de sa génération — Léa Pool, Michel Poulette — sortent tous de l'UQAM. Il n'empêche qu'il préfère l'approche américaine, celle, en particulier, de l'*American Film Institute* où il a fait un stage de quelques mois.

« Les Américains travaillent avec des gens du milieu du cinéma et axent leurs cours sur la grammaire du cinéma. Les cours sont directement liés aux besoins d'une industrie qui doit sans cesse répondre à la demande. On ne peut pas en dire autant de l'industrie du cinéma québécois. Une telle école ici serait tout simplement irréaliste. Le marché serait saturé très vite. »

François Macerola, commissaire à l'Office national du film (ONF), n'est pas d'accord. Jeudi dernier, il rencontrait les fonctionnaires du ministère des Affaires culturelles pour discuter de formation en cinéma. « Ce n'est pas une rencontre routinière, dit-il. L'ONF a décidé de prendre un leadership dans la formation et nous sommes à la recherche d'un partenaire québécois. D'une part, c'est dans notre mandat et, de l'autre, nous nous rendons compte que la formation en cinéma au Canada est en train de s'angliciser. Les jeunes cinéastes anglophones sont beaucoup mieux formés que leurs homologues francophones. »

Suite à la page C-7

VERVILLE



Pierre Verville est né dix ans après la télévision. Photo Jacques Grenier

Méfiez-vous des imitations!

PAUL CAUCHON

Il y a des gens dont on n'entend jamais parler, bien peinards dans leur coin, et souhaitant le demeurer. C'était le cas du coureur automobile Jacques Villeneuve, le frère de l'autre. Un jour, Pierre Verville décide de l'imiter (« Me reconnaissez-vous ? », lançait-il à tous vents, le visage défiguré par une incroyable grimace). C'est alors que la

Suite à la page B-6



Des étudiants en cinéma à l'Université de Montréal : de g. à d., Alain Fréchette, Marie-Claude Morazain et Eric Henry. Photo Jacques Grenier

ROGER MAGINI SAINT COOPERBLACK
LES PAGES NOUVELLES

136 pages — 14,95

ROGER MAGINI / SAINT COOPERBLACK

- Chacune des trois nouvelles de Roger Magini met en scène un personnage singulier et excentrique, emporté par son désir d'espace qui, en retour, exerce sur lui une force statique.
- Qu'il emprunte le mode naturaliste *Saint Cooperblack* ou plutôt métaphysique *Un voyageur architecte*, Roger Magini met en relief l'existence de personnages décrochés et solitaires, qui font de l'espace qu'ils arpentent le lieu de leur dernier repos.
- Trois nouvelles remarquables qui invitent au plaisir de lire.

les herbes rouges

NOUVELLES

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES

ROGER MAGINI SAINT COOPERBLACK
LES PAGES NOUVELLES

LE DEVOIR CULTUREL

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

« Guérin/littérature » — Marc Aimé Guérin ajoute un étage à sa maison d'édition. Une collection de littérature va côtoyer le livre scolaire, qui reste le rayon fort de Guérin éditeur. Pour ce faire, Yves Dubé est nommé directeur littéraire. L'éditeur de Leméac est déjà entré en fonction, nous dit un porte-parole de Guérin.

D'autre part, la collection « Guérin/littérature » est déjà inaugurée avec un roman d'André Bruneau intitulé *Du souffre dans les lampions* et qui raconte une histoire de clercs et de soutanes au temps de la « grande noirceur ».

Enfin, le Grand Prix littéraire Guérin pour 1986 a été attribué à deux manuscrits finalistes : *L'achèvement de Julie Harfang*, de Claude Vaudou, poète et animatrice de télévision de Lyon, et *Babylone*, de Jacques Rioux (Montréal). Ce nouveau prix littéraire annuel est attribué sur manuscrit et il est ouvert à toute la francophonie. Toutes les disciplines et tous les genres en prose (sauf la poésie) sont admissibles. La date limite de réception des manuscrits est le 30 juin de chaque année. Le gagnant est publié à la rentrée d'automne. Ce prix est doté d'une bourse de \$ 5.000.

Cette année, le jury du prix littéraire Guérin était composé de Gilles Archambault, Yvon Boucher, Marcel Dubé, Réginal Hamel, Alice Pari-

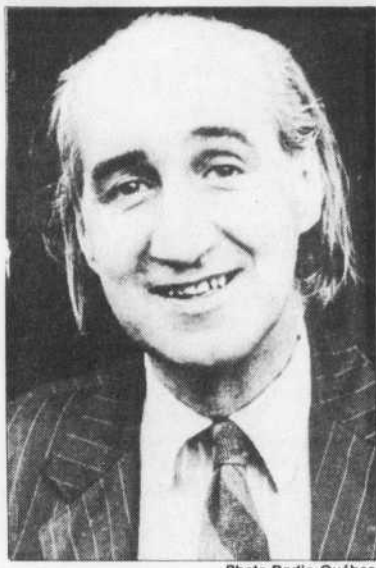


Photo Radio-Québec
Jacques Ferron, dont VLB éditeur publiera des récits inédits.

zeau et Alain Pontaut.

Chez VLB éditeur Jacques Lancelotti annonce pas moins d'une vingtaine de titres nouveaux au catalogue du printemps de VLB éditeur. Parmi ces titres, notons un recueil de récits inédits de Jacques Ferron, *Le Pas de Gamelin*; un roman de Plume Latraverse, *Conte gouttes*;

Maryse, de Francine Noël, dans la collection de poche; *Les Carnets de voyage*, tome 2, de Guy Deshaies, et *Les Plaisirs de la table*, de Josée Blanchette (ces deux recueils réunissent des chroniques parues dans LE DEVOIR).

En poésie, VLB éditeur nous promet des recueils de Philippe Haec, Paul Chamberland, Élise Turcotte, Antonio d'Alfonso et Michel Albert. M. Lancelotti prévoit également trois premiers romans : *L'Académie du désir*, de Michel Khalo; *Cette fois*, Jeanne, de Louise-A. Bouchard, et *L'Idée fixe*, de Pablo Urbanyi. Du côté des essais, on lira un document de Jean-Marc Pottier sur la petite histoire des militantismes des années 60 et 70, ainsi qu'une nouvelle version, écrite par Pierre Desruisseau, du célèbre *Popol Vuh*, le grand livre du savoir et de la connaissance de la nation quiché au Guatemala avant l'arrivée des Espagnols. En théâtre, on publiera des pièces de Marie Laberge et Jean-Raymond Marcoux.

Pour les bibliothèques — Tout en réduisant le budget des bibliothèques publiques, Lise Bacon a formé une commission d'étude sur ces organismes, pour répondre aux vœux de certains maires et députés. La commission commence ses travaux ces jours-ci. Son mandat est de faire le bilan du développement du réseau des bibliothèques publiques et de proposer des orientations au gouvernement. Elle doit déposer son rapport au plus tard le 30 juin prochain.

Les bibliothécaires membres de la commission sont Philippe Sauvageau (Québec), Jacques Panneton (Montréal), Claire Côté (Pointe-Claire), Réjean Savard (Montréal) et Nicole Audet (Jonquière), qui est la porte-

parole des citoyens usagers des bibliothèques.

Le choix du libraire — L'Association des libraires propose pour février deux titres à sa clientèle. Les deux « choix » du mois sont *Le Grand Cerf-Volant*, de Gilles Vigneault, aux éditions du Seuil, et *La Poésie québécoise des origines à nos jours*, de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, dans la collection de poche « Typo » de l'Hexagone.

Lecture Skol — Demain, à la galerie Skol (3981, boulevard Saint-Laurent, pièce 222), à 13 h 30, il y aura lecture du poète François Charron. « L'heureux prolifique » a publié une vingtaine de livres et plaquettes aux Herbes rouges depuis 1972. Son œuvre a connu une constante évolution au cours des années, passant du formalisme au lyrisme et de préoccupations politiques au questionnement métaphysique. Son plus récent livre, *Le Fait de vivre ou d'avoir vécu*, est un des meilleurs titres de l'année 1986.

Louis Caron à la SLL — Le co-scénariste de la première série *Lance et compte*, le romancier Louis Caron, sera l'invité de la Société littéraire de Laval, le 27 janvier à 20 h, au Cercle d'art Dallaire (2159, boulevard Saint-Martin est, à Duvernay).

Atelier — Le Loisir littéraire du Québec propose pour février un atelier d'écriture de la nouvelle. Pour informations, composer (514) 252-3033.

Les ondes littéraires — À TVFQ, demain soir à 21 h 30, Bernard Pivot fait un *Apostrophes* « en chansons ». Les chanteurs-compositeurs célèbrent le plaisir d'écriture et l'amour de la lecture et de la littérature. Sept invités dialoguent, s'accompagnant à la guitare ou au piano. Qui sont-ils ? Étienne Auberger, Guy Béart, Louis Chérid, Serge Gainsbourg, Maxime Le Forestier, Pierre Perret et Anne Sylvestre.

À la radio, signalons l'émission *Textes*, à CIBL-MF, le dimanche à 19 h. Demain, Yves Boisvert lit des pages des poètes Dominique Lauzon et Monique Juteau. Au réseau MF de Radio-Canada, le mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime le magazine *En toutes lettres* sur l'actualité littéraire québécoise.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

Christine Buci-Glucksmann, *La Folie du voir. De l'esthétique baroque*, Gallilée, 251 pages. Trois thèmes se rencontrent dans cet ouvrage : le cri, le regard, l'écrit. En se servant d'une esthétique « lacanienne », l'auteur veut nous faire « voir le voir », le point juste et le regard de biais à travers la folie du voir baroque. Pour ce faire, elle se sert de textes de théoriciens italiens et espagnols du XVIIe siècle.

Noël Châtelet, *Histoires de bouches. Corps à corps culinaire*, 208 pages. L'auteur du remarquable essai théorique *Corps à corps culinaire* nous présente, sur un plateau d'argent, 18 récits qui ont pour thème la nourriture. Ces histoires, parfois cruelles, sordides, carrément dégueulasses, ou encore très drôles, inspirées de faits réels et mijotées juste à point par le grand chef cuisinier, ouvrent l'appétit. Sans vouloir être impoli, on en recommanderait.

Éric Jourdan, *Entre chien et loup. Anthologie de la peur*, éditions Maren Sell et cie, 364 pages. La noirceur, les ténèbres, la mort. En effet, c'est tout ce que l'auteur nous renvoie finalement la peur. Les auteurs d'histoires fantastiques ne s'y sont jamais trompés, comme en témoignent les récits rassemblés dans ce recueil. Stevenson, Tolstoj, Julien Green, Stendhal, D.H. Lawrence, Poe et plusieurs autres sont au rendez-vous. À signaler : neuf textes inédits en français.

Les Lieux de mémoire, tome II, « La Nation », sous la direction de Pierre Nora, trois volumes, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des Histoires », 610, 662 et 667 pages. Ce monumental ouvrage n'est pas une histoire de la France, mais plutôt « l'exploration sélective et savante de l'héritage collectif » de ce pays. Sous la direction de Pierre Nora, plus d'une quarantaine de « nouveaux historiens » opèrent ici un renversement. Il ne s'agit plus de faire un historique des symboles, mais une histoire symbolique de l'Hexagone. Bref, partir de l'aujourd'hui pour faire de l'histoire. Dans ce deuxième tome, il est question d'héritage, d'historiographie, de paysages, de territoire, d'État, de patrimoine, de gloire et de mots. Une magnifique reliure en toile et de nombreuses illustrations agrémentent cette somme remarquable.

Lao She, *La Cage entrebâillée* et *L'Enfant du nouvel an*, traduits du chinois par Paul Bady et Li-tche-Houa, Gallimard, 110 et 216 pages. L'humour caustique de Lao She était à son meilleur dans *Divorce*, un récit écrit au début des années 30, qu'on vient de traduire sous le titre de *La Cage entrebâillée*. Les « ronds-de-cuir », la bureaucratie et les fonctionnaires habillés à l'europpéenne en prennent pour leur rhume dans ce roman sur les relations entre hommes et femmes. *L'Enfant du nouvel an* est un roman autobiographique inachevé qui a échappé comme par miracle à la Révolution culturelle. Rappelons que Lao She est né dans les dernières années de la dynastie mandchoue, en 1899, et qu'il est mort dans des circonstances mystérieuses en 1966. On le trouva noyé, près d'un lac situé dans le parc du palais impérial. Au centre de son récit autobiographique (et de toute son œuvre), on retrouve Pékin et ses habitants qui n'ont jamais cessé d'être une source d'inspiration pour ce grand écrivain.



LE FEUILLETON

Retrouver, avec émotion, le pénétrant regard de M. Palomar

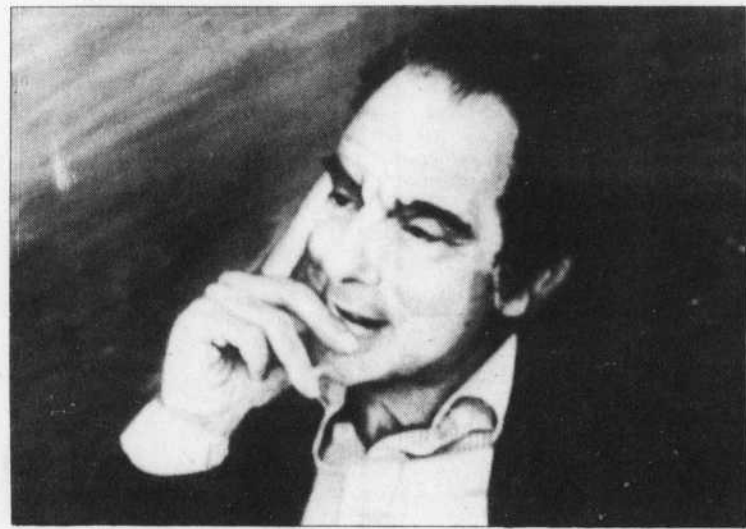
LISSETTE MORIN

★ *Collection de sable*, réflexions d'Italo Calvino, Le Seuil, 153 pages.

Pour DÉFINIR la passion du collectionneur, Italo Calvino parlait « du besoin de transformer le cours de sa propre existence en une série d'objets sauvés de la dispersion ». Quand il voyageait de par le monde (ce qu'il faisait habituellement comme un touriste ordinaire), Calvino aiguisait encore plus, s'il était possible, son célèbre regard pointu « parce que voir, expliquait-il, cela signifie percevoir des différences et dès que les différences s'uniformisent en un quotidien prévisible, le regard court sur une surface lisse et sans prises... »

Sans illusion, le touriste exemplaire ajoutait cependant, tout en visitant le Japon : « Voyager ne sert pas beaucoup à comprendre (cela, je le sais depuis un bout de temps; je n'ai pas eu besoin d'arriver en Extrême-Orient pour m'en convaincre), mais sert à réactiver pendant un instant l'usage des yeux : la lecture du monde. » Italo Calvino, qui nous a quittés, nous, ses lecteurs éblouis, l'année dernière, avait rassemblé, sous ce titre de *La Collection de sable*, des comptes-rendus, des réflexions sur des lectures, des expositions (dont celle de « L'Amérique vue par l'Europe », présentée au Grand Palais, à Paris) mais, surtout, quelques « souvenirs » de voyages. Quelques-uns de ces textes, parus dans les journaux italiens, sont traduits ici par Jean-Paul Maganaro, qui avait eu le temps d'en établir le plan avec l'auteur lui-même. C'est un précieux petit recueil. Et, autant que la valeur littéraire de ces réflexions, on appréciera, quand on a déjà « tenté » de comprendre le peuple japonais, par exemple, ou le peuple mexicain, lors d'un de ces trop brefs circuits qui sont le lot des vacanciers, la curiosité d'un voyageur... comme les autres tout en étant si différent par l'intelligence et l'originalité du style.

Il était inévitable que les jardins de Kyoto aiguisent encore, s'il était possible, sa perception de la nature. « La passion japonaise pour le petit qui donne l'illusion du grand, remarquait-il, en quittant le jardin entièrement couvert de mousse d'un temple, s'exprime aussi dans la composition du paysage. » Auparavant, en croisant dans la rue « une vieille femme habillée de violet » (le titre de cet article est « La vieille dame en kimono violet »), Calvino, en la voyant « recroquevillée, presque pliée en deux », constate que « nombreuses sont au Japon les vieilles voûtées et tordues, comme en vertu d'une parenté



Dessin de J.-M. Salanié
Italo Calvino : « ... c'est la mort que l'on veut fuir... »

avec les arbres nains cultivés en vase selon l'art ancien du *bonsai*. » Mais c'est la forme d'un arbre, au Mexique, près d'Oaxaca, « un arbre dont on dit qu'il a deux mille ans d'âge », qui inspira à l'auteur de *La Collection de sable* le « compte-rendu » le plus significatif, le plus représentatif de « la manière calvinienne ». En esquissant les touristes japonais qui, « en marchant à reculons ou en se pelotonnant, essaient de faire entrer le colosse dans leur objectif », Calvino s'approche du tronc, « tourne autour pour découvrir le secret d'une forme savante qui résiste au temps... » Ce qu'il appelle « l'interview de l'arbre » n'aura cependant pas lieu parce que le touriste doit reprendre sa place dans le car... qui repart pour les ruines mixtèques de Mitla... Le chapitre de ce petit livre intitulé « Le récit de la colonne Trajane » est peut-être, en ses dix courtes pages, le plus impressionnant du recueil, l'auteur, dont on ne peut qu'admirer la vraie culture romaine, ayant examiné soigneusement, monté sur les échafaudages nécessaires à sa restauration, « le monument le plus extraordinaire certainement que l'Antiquité romaine nous ait légué et aussi le moins connu, quoi qu'on l'ait eu toujours à sous les yeux. »

En lisant Calvino, en le regardant examiner ce qu'il appelle « la narrative figurative de la colonne Trajane », on relit avec lui la spirale de bas-reliefs sur 200 mètres de long qui raconte les deux guerres de Trajan en Dacie (101-102 et 105 ap. J.-C.)

« Pour nous, conclut Calvino en redescendant de son perchoir, où l'avait accompagné Salavatore Settis, professeur d'archéologie classique de l'Université de Pise, pour nous, demeure jusqu'à nos jours cette épopée de pierre, l'un des plus

amples et parfaits récits figurés qu'on connaisse. »

C'est en Iran, après avoir, dans la même journée, admiré le bas-relief de la grande porte du palais royal des Achéménides, à Persépolis, et croisé des foules de nomades, qu'Italo Calvino nous livre cette émouvante observation : « S j'avais à choisir entre ces deux façons d'être, j'aurais besoin d'évaluer longtemps le pour et le contre : vivre en fonction du signe indélébile à inscrire, et se transformer en sa propre figure gravée sur la page de pierre, ou bien vivre en s'identifiant avec le cycle des saisons, avec la croissance des herbes et des buissons, avec le rythme des années qui ne peut s'arrêter, suivant la rotation du soleil et des étoiles. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la mort que l'on veut fuir... »

LA LANGUE AU CHAT

MARC MORIN

Pendant que je m'attardais aux maux législatifs et juridiques qui affectent notre langue nationale, les mots, eux, couraient toujours, comme la grippe en hiver. Tâchons de les rattraper en commençant — à tout seigneur tout honneur — par les dictionnaires.

Un projet inouï. L'État a accordé une subvention de \$ 35.000 à un institut du Nord québécois pour la rédaction d'un dictionnaire en langue « esquimaude » comprenant quelque 25.000 mots — ce qui revient à \$ 1.40 le mot, énormément moins que ce que nous coûtent les douteuses palabres des élus à l'Assemblée nationale, et à environ cinq mots (\$ 7) pour chacun des 5.000 Inuit que compte le Québec.

Rappelons, en passant, qu'il faut dire *Inuit* pour l'ensemble de ce peuple. *Inuk* pour une seule personne (homme ou femme), *inuktitut* pour la langue, et qu'il faut bannir les mots « Esquimaux » ou « Eskimos », termes de dérision appliqués aux Inuit par les Indiens cris. Ce dictionnaire n'en étant pas un de traduction, mais bien l'équivalent pour les Inuit de notre *Petit Larousse*, il faudra continuer de se fier à la Commission de toponymie pour savoir combien de « u », de « j » et de « q » il faut mettre à Kuujuaq (?).

D'Ungava en Palestine

Vingt siècles en vingt ans. Le Christ parlait l'araméen, une langue de la même famille que l'hébreu, dont l'apparition remonterait à dix siècles avant l'ère chrétienne et aurait été supplanté comme langue populaire, dans plusieurs pays du Proche-Orient, par les invasions arabes du septième siècle. À l'aide de l'informaticien, trois chercheurs de l'université John-Hopkins, au Maryland, consacreront une vingtaine d'années à rédiger le premier dictionnaire complet d'araméen.

Certaines collectivités en Syrie et en Irak continuent d'utiliser une forme archaïque de cette langue mais le lexique n'inclura pas les dialectes encore en usage. Il incorporera cependant les textes en araméen nouvellement trouvés, comme les manuscrits de la mer Morte, qui comprennent toutes les principales subdivisions des deux principaux dialectes de cette langue. L'ouvrage comportera 35.000 à 40.000 mots, répartis sur cinq volumes.

Dans les évangiles de mon enfance, le narrateur faisait dire au

Christ : « Celui qui traite son frère de « raca » n'entrera pas dans le royaume des Cieux. » Par analogie, les exégètes traduisaient par « racaille ». Or, selon des ethnolinguistes américains, le mot « raca » aurait été, le long du Jourdain, un terme péjoratif appliqué aux homosexuels et aux efféminés, une insulte équivalente, en somme, aux « tapette ! » et « fifi ! » du 20e siècle québécois. Mauvaise nouvelle pour le cardinal Ratzinger et son Saint-Office qui persistait à affirmer que le Sauveur se serait montré intransigent à l'égard de cette minorité sexuelle. (À l'antipode, l'opinion de la partie adverse ne vaut guère mieux, qui affecte de croire qu'un homme inverti... en vaut deux !)

Lutte des classes. Méprisant, le stylo toise le crayon et fait : « Mine de rien ! »

A capella. Les astronautes chantent : « Aluminosis ! »

(La semaine prochaine : Près aux mots)

revue internationale d'action communautaire

Une approche multidisciplinaire pour interpréter les nouvelles formes d'intervention et d'organisation sociales.

Des dossiers qui ne vieillissent pas

6. Médias communautaires ou médias libres, 1981
7. Travailler le social, 1982
8. Jeunes, chômage, 1982
9. Éducatives permanentes en mouvement, 1983
10. Mouvements alternatifs et crise de l'État, 1983
11. La prévention, entre le contrôle et l'autogestion, 1984
12. Le mouvement pour le désarmement et la paix, 1984
13. Les ambiguïtés du pouvoir local, 1985
14. Migrants : trajets et trajectoires, 1985
15. Savoirs en crise, 1986
16. Les pauvretés : raison d'État, affaire de coeur, 1986

... et des thèmes qui feront l'actualité !

17. Coopération internationale et politiques sociales dans le Tiers-monde, 1987
18. Famille/familles, 1987
19. Néo-corporatisme et nouveaux modes de gestion du social, 1988
20. Le social éclaté, 1988

Bulletin d'abonnement et de commande

Abonnement : deux numéros par an

- Institutions : 24 \$ Abonnement à partir du numéro : _____
- Individus : 16 \$
- Étudiant(e)s (avec preuve) : 12 \$ Veuillez m'expédier les numéros : _____
- Prix pour un numéro : 10 \$

Ci-joint un chèque pour la somme de _____ \$
Nom : _____
Adresse : _____

— Faire le chèque à l'ordre de : RIAC
— Envoyer le bon de commande et le chèque à : RIAC, École de service social, Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. A, Montréal, Québec, Canada, H3C 3J7
Tél. : (514) 343-7222.

LE SERVICE DE DOCUMENTATION PASTORALE

La plus grande librairie religieuse de langue française au Canada annonce une

GRANDE VENTE « NOUVEL AN »

du 19 au 31 janvier 1987

Réductions de 20% 25% 30%

sur livres, disques, cassettes, partitions musicales, posters, cartes de souhait, etc. excepté les livres liturgiques, les textes de catéchèse et quelques autres titres.

Une occasion unique pour découvrir S.D.P., et pour mettre à jour votre bibliothèque!

SERVICE DE DOCUMENTATION PASTORALE
312, Sherbrooke Est — Montréal — H2X 1E6
Tél. : (514) 844-1753 (Métro Sherbrooke)

115, rue Carillon, Centre Diocésain
Hull, P.Q. J8X 2P8 — Tél. (819) 777-6408

Merci!

Merci d'avoir fait vos achats de livres anglais à la LIBRAIRIE/CAFÉ PARAGRAPHE durant la saison des fêtes. Le mois de décembre a connu un succès comme jamais auparavant et ce, grâce à vous chers clients. Nous vous en sommes reconnaissants.

Un café vous sera offert en échange de cette annonce lors de votre prochaine visite à la LIBRAIRIE/CAFÉ PARAGRAPHE.

Paragraphe

Librairie Bookstore & Café
2065 Mansfield, Montréal, 845-5811

Heures d'ouverture:
lun, mar, mer de 9h à 21h.
jeu, ven de 9h à 23h.
samedi de 10h à 23h.
dimanche de 10h à 21h.



VENTE DE **FERMETURE**

LIVRES — BANDES DESSINÉES — DICTIONNAIRES, ETC.

JUSQU'À **70%** DE RABAIS

FIN DE BAIL — TOUT DOIT ÊTRE VENDU

OUVERT LE DIMANCHE

LIBRAIRIE ALIRE — 450, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal

LIQUIDATION

LE DEVOIR CULTUREL

André Belleau : une voix reconnaissable entre toutes

LES ESSAIS

LORI SAINT-MARTIN

★ André Belleau, *Surprendre les voix*, Boreál Express, 1986, 233 pages.

L'ESSAI authentiquement littéraire, qui se distingue à la fois par les questions posées et par la manière de les explorer, est une denrée trop rare au Québec. La mort subite d'André Belleau, professeur de lettres à l'UQAM, nous a privés dans ce domaine d'une voix essentielle. Heureusement, son unique volume d'essais, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, maintenant épuisé mais revu et corrigé par l'auteur avant sa mort, revêt le jour sous un titre plus doux et plus poétique. Sept nouveaux textes s'ajoutent à ceux parus en 1984; d'autre part, l'auteur a éliminé du premier volume une vingtaine d'écrits, plus ponctuels (des comptes-rendus) ou plus spécialisés.

Dans ses essais, André Belleau parle en tant que « littératurologue » et, plus généralement, en tant que sémiologue appliqué à lire les signes de la culture. Il nous invite à participer à une quête intellectuelle, à une interrogation du monde qui englobe le littéraire, le politique, le personnel. La forme même qu'il donne à ses textes participe de cette passion : « En fait, l'essai est un outil de recherche. Quiconque l'a pratiqué sait qu'il lui permet de trouver. »

Partons donc en voyage. Le recueil s'ouvre justement sur un ensemble d'essais intitulé « Paysages », parmi les écrits les plus personnels de Belleau. Dans le texte initial, « Mon cœur est une ville », il se laisse tenter par la fiction, évoquant un Montréal nocturne où il suit de bar en cabaret une danseuse mi-réelle, mi-imaginaire et étrangement idéalisée : « Mon cœur n'a pas d'histoire. Quand je danse et qu'il se renverse, je m'offre à mon désir et au tien. [...] Je m'offre à qui je veux parce que je le désire. » L'auteur nous fait visiter le Maroc « sans noms propres » et la Guadeloupe, évoque les cultures française et allemande, les



André Belleau.

débuts de la revue *Liberté* dont il est un co-fondateur. Le « tremblé du vécu » que Belleau admire chez le jeune Lukas marque aussi ces pages : « Les monuments, les musées, les sites ne m'intéressent que médiocrement, bien moins en tout cas que les espaces peuplés d'humains, signes vivants. »

« Voix » nous entretient de la nouvelle comme « forme » distincte (« faire court, c'est vraiment faire autre chose »), du fantastique vu comme une subversion des genres traditionnels, de la chanson, qui à la fois « véhicule plus qu'elle-même » et souffre d'une « sorte de fatalité, une impuissance fondamentale à ébranler, à provoquer vraiment ». Et que dire des rapports entre littérature et politique ? « Comment communiquer (i.e. être efficace) sans réduire ni clore la signification ? » Derrière le théoricien ou le critique, on sent toujours la présence du pédagogue, bienveillant et très peu pédant, à l'écoute de nos lectures potentielles de ses textes, appliqué à s'exprimer de la façon la plus claire possible, c'est-à-dire la plus rigoureuse. Car, affirme-t-il, « la mollesse théorique n'est pas le contraire de la raideur oppressive : elle en est plutôt la figure ».

De la littérature québécoise, Belleau retient le carnavalesque, notion inspirée de Bakhtine, mais, surtout, les « codes ». Il y décèle de nombreux conflits : entre culture populaire et culture « sérieuse », entre « code social » et « code litté-

raire ». L'évolution historique a fait que, « si l'appareil est québécois, la Norme demeure française », c'est-à-dire que notre littérature est le lieu « des tensions et distorsions produites par la rencontre dans un même texte des codes socio-culturels québécois et des codes littéraires français ». *Poussière sur la ville, La Bagarre et L'île au dragon* (Belleau remarque que le narrateur de ce dernier roman dit successivement « Donnez-moi du baloney » et « Je prendrais bien une glace ») nous éclairent sur cette condition double, déchirée, « incertaine », de la littérature québécoise.

Dans « Débats », Belleau se révèle comme un polémiste hors pair. Aucun survol rapide ne peut rendre justice à ces pages qu'il qualifie lui-même de « dialectiques », où il explore « l'esthétique du "oui" » en tant qu'« anti-nationaliste et fédéraliste ». Il faut lire les pages amusantes et fort mordantes qu'il consacre à « l'effet Derome », soit l'incapacité à envisager le monde extérieur autrement qu'en anglais. Dans « Pour un unilinguisme anti-nationaliste », Belleau change de cible, rappelant de façon cinglante que « la glorification nationaliste des vertus de la langue nationale souvent ne fait que tomber dans le piège du racisme de la majorité ou de la minorité dominante ». Que les partisans de la « langue belle » se tiennent pour dit... À l'approche « muséologique » du français, Belleau oppose cette affirmation tranquille : « Le peuple québécois a droit au langage et à l'environnement de langage que cela implique. Il n'a pas à se justifier ni à s'excuser. » Mais à un français vivant, non pas « protégé, aidé, entouré de barrières ».

« Les écrivains québécois sont-ils des intellectuels ? », se demande Belleau. « Oui, mais l'idéologie de leur société leur défend de l'avouer. » Rien de tel chez l'essayiste lui-même, intellectuel sérieux et nullement honteux, conscient de jouer un rôle dans la société, conscient aussi des responsabilités qui découlent de ce rôle. Dans les essais de Belleau, la distinction entre « créateur » et « critique » s'estompe, au profit d'une voix reconnaissable entre toutes et qu'on entend encore, longtemps après qu'elle s'est tue.

Pas de roman mais des montagnes de trésors

LETTRES ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

★ Botho Strauss, *Le Jeune Homme*, roman traduit de l'allemand par Claude Porcell, Gallimard, 1986, 369 pages.



Botho Strauss en 1984.

UN HOMME et une « femme de hasard » remarquablement belle sont allongés dans un grand lit après de nombreuses étreintes. L'homme a posé son bras sur le dos de la femme dont il ne se lasse pas d'admirer la tranquille beauté. Soudain, du creux du dos de cette superbe jeune femme glisse et s'échappe, toute gluante, une chose monstrueuse, une « motte de vie » répugnante possédant un corps de nain et une tête d'homme usé par la vie : « La partie supérieure, avant tout, de cette puissante tête rappelait le front large et libre d'un poète que je connaissais bien, cependant que le reste des traits, des joues jusqu'au menton, ressemblaient à ceux d'un potentat, d'un criminel unique dans l'histoire. Non, il n'y avait pas de doute : sur le visage éxangue scintillaient une moitié de Baudelaire et une moitié d'Hitler. » Ce nabot à l'obscène tête double, ce « croisement scabreux, cynique d'un grand poète français et du pire des Allemands », la femme le considère avec une affection qu'elle ne cherche pas à dissimuler et le qualifie de « lumière de l'amour ».

Ce passage se trouve exactement au milieu du plus gros livre et du plus étrange, aussi, dont Botho Strauss ait accouché jusqu'à maintenant. *Le Jeune Homme*, comme l'annonce l'auteur dans l'introduction, est un « roman romantique à reflets », un roman d'initiation dans lequel il sera donc donné au lecteur de lire des fables, des récits de vie, de la science-fiction, des mythes, des contes, de l'essai, des anectodes, des réflexions, des cauchemars, des spéculations, des nouvelles, des allégories, des satires, des parodies. Tout cela se répandra sans ménagement sur le lecteur qui sera forcé d'entrer dans des labyrinthes, des catacombes, des forêts enchantées et qui devra se battre avec ce livre comme avec un monstre aux mille tentacules. Un long combat. Tout y passera : le temps, l'art, l'Allemagne, la société, l'oubli, l'amour. Le lecteur est prévenu dès le début : « Le monde entier joue à gagner du temps, moi je le perds. »

Celui qui sera ainsi initié à retrouver la situation dans laquelle on peut raconter et écouter raconter en prenant bien son temps, c'est le jeune théologien Leon Pracht qui a décidé d'abandonner ses recherches sur les évangiles gnostiques pour se consacrer au théâtre. Il quitte donc ses parents et la carrière à laquelle son

homosexuels, les fanatiques porteurs de *walkman*, la canaille des médias, les téléphones.

Et puis l'auteur semble s'être vidé le cœur et nous retrouvons, dans la dernière partie, Leon Pracht et ses contemporains. Le ton change, devient plus léger, parfois même joyeux. Entre-temps, Strauss aura transformé le schéma traditionnel du roman d'éducation en remplaçant la continuité épique, l'unité narrative par une suite d'épisodes impressionnants et d'images très fortes, marquantes qui exigent du lecteur non seulement une bonne dose d'imagination mais surtout un grand talent de combinaison et une capacité de réflexion et d'adaptation très élevée. Même si l'auteur ne peut éviter certaines apories, il a le mérite d'oser dire des choses qu'on entend très rarement, de nos jours.

Le Jeune Homme est animé par un mouvement d'attente et de désillusion qui traverse chaque scène et, d'épisode en épisode, le livre entier : ce mouvement est à l'oeuvre dans les revirements soudains où le beau et l'harmonieux se métamorphosent en horreurs, en catastrophes, et dans l'évolution du héros qui passe de l'ambition enthousiaste à une sorte d'ajustement fait d'ironie et de désignation. On reconnaît dans ce mouvement un principe cher à Strauss, celui de la « pensée érotique » qui ne sait rien avec certitude et qui n'est que par une alternance d'attraction et de répulsion face à une personne, un thème ou un objet.

Strauss doit payer cher le fait que son roman ne possède pas de centre, que rien ne relie et n'unifie vraiment épisodes, personnages, thèmes, symboles et images. Pour compenser l'absence de structure unificatrice, l'auteur se doit d'être constamment intéressant : chacun des innombrables morceaux qui constituent *Le Jeune Homme* est vraiment brillant et il serait dommage que ces montagnes de trésors ne soient pas appréciées à leur juste valeur simplement parce que l'auteur n'a pas réussi à faire de ce livre un roman.

Botho Strauss exige beaucoup du lecteur qui accepte de le suivre ici, et surtout des lectrices, car les pires monstruosité, dans ce récit, viennent des femmes. Quelques exemples ne suffiraient pas à donner une idée de l'ampleur des choses répugnantes auxquelles les femmes donnent naissance. Mais les femmes ne sont pas les seules à en prendre pour leur rumeur. Toute la société y passe, en commençant par Hitler qu'on entend enfin, les représentants de l'industrie pharmaceutique, les vieux

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

Le Québec de Félix Leclerc

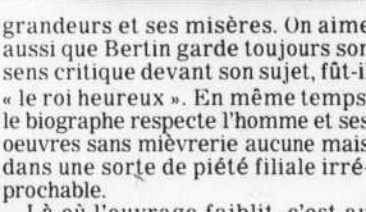
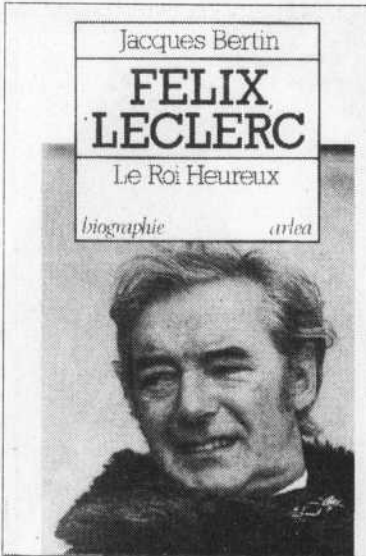
JEAN ROYER

★ Jacques Bertin, *Félix Leclerc, le roi heureux*, biographie, Paris, éditions Arléa, 1986, 314 pages.

IL FALLAIT avoir un grand amour du Québec et de Félix Leclerc pour écrire ce livre. Ce ne sont, d'ailleurs, pas la ferveur et l'amitié qui manquent à l'entreprise de Jacques Bertin. Ce jeune chansonnier et journaliste français voulait connaître de plus près la vie de Félix Leclerc et l'histoire du pays qu'il habite, ce Québec des pionniers, des catholiques et des indépendantistes.

Jacques Bertin a voulu retracer la vie de Félix Leclerc à même l'histoire du Québec. Il n'a pas brisé le miroir et son équation tient le coup malgré certaines réductions inévitables dont sont victimes tour à tour le personnage de Félix et l'histoire du Québec. En effet, Bertin a beau dire que, pour lui, Félix symbolise le Québécois moyen, on doit admettre que l'image déborde parfois de son cadre. Ni Félix ni le Québec ne sont toujours « moyens ». Au contraire, nous voici, le plus souvent, dans un milieu plutôt baroque et démesuré, que ne manque pas, finalement, de décrire l'auteur.

Pour le lecteur qui veut connaître la vie de Félix Leclerc, ce livre est assez complet. La biographie personnelle, artistique et sociale de notre poète populaire reste bien dessinée. Le personnage apparaît dans ses



grandeurs et ses misères. On aime aussi que Bertin garde toujours son sens critique devant son sujet, fût-il « le roi heureux ». En même temps, le biographe respecte l'homme et ses oeuvres sans mièvrerie aucune mais dans une sorte de piété filiale irréprochable.

Là où l'ouvrage faiblit, c'est au chapitre de l'histoire du Québec. Bertin, à défaut de posséder la synthèse de notre histoire, tombe parfois dans la caricature, voire l'erreur. Pour justifier sa présentation des milieux où évolue Félix Leclerc, il généralise gratuitement certaines affirmations. Par exemple, l'auteur écrit à la page 127 : « Le Canada français, depuis trois siècles, est un silence, une absence de culture. » C'est trop vite ou-

blier toute une culture orale et toute la littérature du 19e siècle qui, même confinée à une élite catholique, maintenait une certaine identité du Canadien français en Amérique. Trop souvent, d'ailleurs, Bertin oublie l'existence d'une culture savante, aussi provinciale et livresque qu'elle fût, qui s'est développée à côté de la culture populaire. S'il avait lu les *Chroniques* d'Arthur Buies, entre autres, Bertin aurait connu d'autres visages du Québec de Félix Leclerc. Sans culture, ce Québec ne serait tout simplement pas né au 20e siècle.

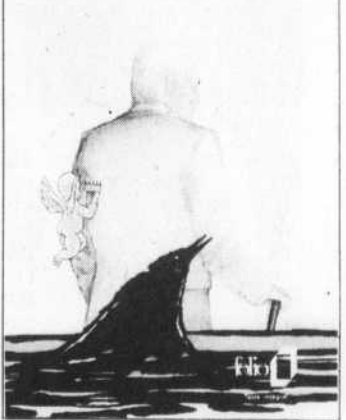
Aussi, l'importance du manifeste *Refus global* de 1948 est-elle mal jugée dans ses rapports aux arts et à la littérature. Bertin sait-il que l'avant-garde québécoise des années 1950 n'avait rien à envier à celle de la France dans sa relation à la révolution surréaliste, par exemple ? Bertin n'a pas bien mesuré, non plus, les rapports de la littérature nationale des années 1950, et particulièrement de la poésie, avec la chanson qui les accompagnera jusque dans l'inconscient collectif. Au Québec, contrairement à ce qu'affirme Bertin, la « prise de parole » ne s'est pas faite par la seule chanson. D'autre part, il faudrait dire que Félix Leclerc, le premier, a créé des ponts entre les cultures populaire et savante.

Mises à part certaines erreurs historiques mineures et des raccourcis un peu abrupts (exemple : « En cinq ans, le Québec rattrape un siècle ou deux de retard », p. 217), on peut, cependant, affirmer que l'ouvrage de Jacques Bertin est sérieusement documenté et qu'il met à contribution

Suite à la page B-4

folio

Romain Gary (Emile Auri) **Langoisse du roi Salomon**



Mishima **Une soif d'amour**



Philippe Sollers **Portrait du Joueur**



Françoise Mallet-Joris **Le rire de Laura**



Les Encadrements
Marcel Pelletier

EXPOSITION
• 14 janvier au 15 février
LA FEMME DANS L'OEUVRE POÉTIQUE D'ALAIN GRANDBOIS
(dessins inédits)

ATELIER-GALERIE
4012 rue Duroi (coin Duluth)
Montréal, H2W 2L2
Tél.: 282-9993

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 HEURES

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587

Champigny
UN JOUR OU L'AUTRE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

vendredi 30 janvier de 19h à 21h
RÉGINE ROBIN
auteur
Le réalisme socialiste: une esthétique impossible
Éditions PAYOT

samedi 31 janvier de 14h à 16h
FRANÇOIS BARCELO
auteur de
Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées
Éditions l'HEXAGONE

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

15 ANS DE SUCCÈS C'EST UNE FÊTE

Plaidoyer pour une parole vivante
essai
Michel Muir

PLAIDOYER POUR UNE PAROLE VIVANTE

Michel Muir

Un ouvrage dont le caractère didactique, joint à un humour subtil, facilite la compréhension du phénomène poétique. Michel Muir, docteur ès lettres, est professeur de littérature et de linguistique au Collège Universitaire de Hearst.

NELLIGAN N'ÉTAIT PAS FOU

Bernard Courteau

Tel un fin limier, Bernard COURTEAU, le poète, le passionné de Nelligan depuis 30 ans, démontre de façon implacable, preuves inédites à l'appui, que Nelligan n'était pas fou. **DÉSORMAIS, NELLIGAN** ne pourra plus être lu et enseigné comme hier. « On ne lit pas ce livre. On le dévore, malgré l'écoeurement que l'on ressent. C'est du Edgar Allan Poe, sauf que ce n'est pas de la fiction » (Richard Daignault, le SOLEIL, 20 août 1986).

Louise Courteau
editrice



LE DEVOIR CULTUREL

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Suite de la page B-1

structurée et forte, la grammaire et le vocabulaire, c'est bien ici. On ne donne même pas un cours de vocabulaire dans les écoles québécoises!

« Nous vivons dans un univers où la langue est figée. On la transforme toujours mais dans un sens négatif, jamais dans le sens de la richesse. Ce qui fait qu'il y a très peu de Québécois, des écrivains et quelques autres personnes, qui conçoivent d'instinct le français comme une langue complète. Pour le Québécois, le français n'est pas une langue complète. Je m'en rends compte souvent. C'est une langue qui n'a pas tous les mots à son service: voilà la mentalité québécoise. Pour le Québécois, le français n'aurait pas évolué et en serait resté à la langue de Racine avec un maximum de 3,000 mots, ce qui fait apparaître la périphrase au lieu du mot juste. »

« Écrivain, Jean Éthier-Blais a surtout publié des articles et des livres

d'essai avant d'aborder le roman et la poésie. « Je n'avais pas le courage psychologique et moral de passer à la fiction. Mais, à l'âge de 42 ou 45 ans, je me suis demandé si, à partir du moment où l'on est écrivain, il ne faut pas faire une oeuvre. »

« Je crois beaucoup à la notion d'oeuvre chez l'écrivain. Vous avez écrit récemment un article que j'ai beaucoup aimé sur la maturité d'Anne Hébert (LE DEVOIR du 5 janvier). Moi, vous voyez, j'ai 60 ans et c'est maintenant que je commence ma carrière d'écrivain. L'oeuvre, c'est la pierre de touche d'un écrivain. J'aime les écrivains qui font une oeuvre: Hubert Aquin, Gabrielle Roy, Michel Tremblay. L'oeuvre n'a pas besoin d'être à un niveau supérieur de l'expérience humaine. Tout le monde ne peut pas être Julien Gracq ou André Breton. Mais il faut qu'il y ait cette volonté d'arriver à s'exprimer totalement par une oeuvre complète. C'est pourquoi il faut accepter la loi très dure des genres. Il faut faire de tout: de

la poésie, du roman, du théâtre, des essais. L'écrivain est celui qui sent qu'il possède toutes les virtualités. »

« Dans mon cas, je suis un homme très lent à évoluer. J'ai signé un pacte avec le temps. Si je vis très vieux, je vais écrire jusqu'à la fin. Cela ne fait aucun doute, pour moi. Je vais aussi écrire les oeuvres d'un vieillard. Pour moi, c'est très important. »

« Dans un pays comme le nôtre, c'est aussi important que d'activer la notion d'oeuvre et de durée. En me disant que je vais écrire une oeuvre qui dure et qui s'étend sur un grand nombre d'années, je fais mentir la vie politique québécoise. C'est ma réponse à moi. À tous les gens qui cèdent et qui donnent cette langue et cette culture à la fois françaises et québécoises, moi, la réponse que je peux donner, c'est de faire un oeuvre. Comme ça, ces gens sont démasqués. »

« D'ailleurs, ce qui caractérise la culture québécoise, c'est un très grand besoin de vitalité. Il y a une

production constante dans tous les genres, avec une très grande facilité de renouvellement. Cela se passait déjà ainsi au 19e siècle. Il existe, chez les Québécois, en littérature comme en peinture, par exemple, un besoin profond de représenter l'univers dans lequel ils vivent. »

« Ce qui est très beau dans la littérature québécoise, c'est qu'elle reste la seule littérature de langue française qui se soit créée comme un bloc en face de la littérature française. Il y a des écrivains suisses et des écrivains belges, mais ils deviennent immédiatement des écrivains français. Ici, grâce à l'Atlantique, nous avons échappé à cette mainmise de la France sur nos grands écrivains. Bien sûr, un effort se fait: voyez Anne Hébert à Paris. Dès qu'ils en ont l'occasion et que cela fait leur affaire, les Français s'approprient nos écrivains. Mais les écrivains québécois, en général, se rebiffent. Moi, par exemple: Yves Berger, quand il était à Montréal, me voyait très bien en écrivain français. Ce n'était pas ma volonté. »

« Nous appartenons à un corpus littéraire très spécifique et chacun travaille dans un domaine à l'intérieur de ce corpus. Moi, je suis un romancier de la bourgeoisie. Je suis très fier de l'expérience humaine que j'ai eue dans le milieu bourgeois auquel j'appartiens. Je ne connais pas du tout les ouvriers. Je ne connais pas les paysans. De quoi voulez-vous que je parle? »

C'est comme critique littéraire au DEVOIR que Jean Éthier-Blais a vraiment fait connaissance avec la littérature québécoise. « Je venais de

quitter les Affaires extérieures pour l'université Carleton et je connaissais mal cette littérature. Par ailleurs, je connaissais bien les littératures française, anglaise, allemande, un peu l'italienne et assez bien la chinoise. Ce sont les littératures que je fréquente, surtout. Et, tout d'un coup, je me suis trouvé, avec ce bagage de connaissances littéraires, en face d'une littérature qui était, en réalité, la mienne et je ne le savais pas. Je l'ai découverte et je me suis découvert moi-même dans cette littérature. »

« Ce fut une très belle expérience, ma découverte de la littérature québécoise. J'avais 35 ans. C'était à une époque où l'on méprisait la littérature québécoise, ne l'oubliez pas. Alors, ma réaction a été de parler régulièrement, presque toutes les semaines, d'un ouvrage québécois. Priorité au québécois. Et je traitais cet ouvrage québécois exactement comme s'il était belge, suisse ou français. Je disais ce que je pensais. C'était une grande preuve de respect de l'écrivain québécois que de le traiter comme s'il s'était agi d'un écrivain français. »

« L'écrivain québécois est aussi autonome que l'écrivain français. Il a droit aux mêmes critères. J'ai gardé la même attitude tout le temps que j'ai écrit au DEVOIR. Pas de fausse sentimentalité. Pas de manque de respect de l'écrivain qui a fait le geste de faire paraître son livre. Et sans aucun parti pris de personne. Je n'ai pris parti pour rien du tout, sauf pour la pureté du style et l'organisation du texte. »

« La littérature québécoise, je

l'aime beaucoup parce qu'il y a là un effort collectif d'affirmation qui est une grande réussite sur le plan humain. En l'an 3000, quand les Chinois viendront exhumers cette civilisation qui aura disparu, quand la terre entière pleurera sur la disparition de ce peuple, on sera étonné de voir à quel point cette littérature se tient, ainsi que la beauté, la logique et l'élégance de son mouvement. Déjà, vous le voyez dans notre littérature du 19e siècle. Et l'homme de l'an 2050 ou de l'an 2125 qui fera l'analyse de notre littérature du 20e siècle verra exactement la même chose. J'en suis persuadé. »

« L'effort de notre littérature, c'est peut-être une réaction à l'impossibilité d'accéder à la vie politique la plus haute. Car nous vivons dans un pays où il n'y a pas de pensée politique. C'est pourquoi — la littérature étant l'expression la plus haute du génie humain — on a fait cette littérature très importante qui est la nôtre. »

« Notre littérature, c'est ce qui peut nous permettre de penser que le Québec ne disparaîtra pas. Peut-être que la littérature va pouvoir remplacer les traditions paysannes que nous avons éloignées au moment de la Révolution tranquille et de la commission Parent. Aujourd'hui, pour prendre possession de notre réalité, tout ce que nous avons, c'est une littérature. Et l'amour d'un certain paysage. »

Le Québec de Félix Leclerc

Suite de la page B-3

de façon pertinente plusieurs amis et familiers de Félix Leclerc.

L'ouvrage est écrit dans un style journalistique qui se veut plus décontracté qu'autrement mais qui se laisse parfois lire difficilement. Tout le long du livre, Jacques Bertin voudrait tout nous révéler, dans une même page sinon dans un même paragraphe, des différentes époques de Félix et du Québec. Son portrait s'alourdit par moments de trop de notations. L'auteur n'a pas pris le recul nécessaire pour désencombrer son histoire. Il superpose le document historique et le témoignage à vif sans toujours prévenir le lecteur. Cette écriture ne va pas sans distorsion, d'ailleurs. Ajoutons à ces petits

défauts des coquilles assez nombreuses et des fautes d'expression qui nous font penser que les éditions Arléa devraient engager un bon réviseur de manuscrits.

Malgré ces réserves sur la méthode, le style et la production de l'ouvrage, on peut, cependant, se réjouir du travail de Jacques Bertin.

Le biographe a su entrer dans l'intimité de son sujet avec une perspicacité et une sensibilité émouvantes. Voilà, malgré quelques faiblesses peut-être inévitables, un beau livre sur Félix Leclerc qui le mérite bien. Avec cette biographie, Jacques Bertin peut se considérer comme un dignitaire du « roi heureux ».

Zsofia Denes est morte

BUDAPEST (Reuter) — La romancière et journaliste hongroise Zsofia Denes est morte jeudi à l'âge de 102 ans. Denes, qui a travaillé jusqu'à la fin de sa vie, était considérée comme la doyenne des écrivains en Hongrie, sinon dans le monde.

Auteur de la première biographie hongroise de Lénine, elle avait publié dès 1919 un essai intitulé *La Femme dans la société communiste*.

En 1915, Denes consacre un ouvrage au grand poète hongrois Endre Ady, auquel elle a été brièvement fiancée. Elle crée en 1976 à sa mémoire le prix Ady. L'âge accroît la production littéraire de Denes, qui publie neuf livres entre 70 et 90 ans, notamment *Zrinyi Ilona* (1959), un roman historique réédité 10 fois. Son dernier ouvrage a été publié à l'occasion de son 101e anniversaire.

FRANÇOISE SULLIVAN
DANIEL LÉVEILLE
GINETTE LAURIN
PAUL-ANDRÉ FORTIER
JEAN-PIERRE PERREAULT

MONTRÉAL
DANSE

3 FÉVRIER
20h00 Billets: 12\$, 15\$ et 18,50\$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

Week-end Concert

Le Domaine Saint-Laurent de Compton est heureux de présenter à tous les amateurs d'art lyrique et de fine cuisine, le premier de sa série de quatre week-end concerts, le vendredi 30 janvier 1987.

Trois jours
Deux nuits
165,00\$
par personne, occupation double
Dîner le vendredi 30 janvier
Petit déjeuner et souper concert le samedi
Brunch musical le dimanche
Accès à la piscine intérieure, au bain tourbillon, au sauna, aux sentiers de ski de fond ainsi qu'à tous les autres services de l'hôtel.
Chambre, taxe et service.

Avec l'Ensemble
Vocale Harmonie:
Michelle René, soprano
Odile Fay, mezzo-soprano
Michel Lepage, baryton
Guy Piché, ténor
Lise Bergeron, pianiste

Au programme: La fuite de Schubert, Joyeux Tyroll, Toréador, Extrait de Carmen, Le Cid de Normandie et plusieurs autres.

HOTEL ***
Domaine
Saint-Laurent
de Compton (Estrie)

1 800 567 2737
(819) 835 5464

Orchestre Métropolitain

SÉRIE CLASSIQUE
Agnès Grossmann
Directrice musicale

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre

HENRI BRASSARD
Pianiste

JACQUES HETU
Symphonie no. 3
WOLFGANG AMADEUS MOZART
Concerto pour piano no. 17
ROBERT SCHUMANN
Symphonie no. 4

Lundi, 26 janvier 1987-20h00
Renseignements: 282-9565

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2121. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

HÄNDEL

Solistes: MARK DUBOIS, ténor
JOHN ZIRBEL, cor

Rossini: *Sonata en do majeur*
Handel: *Care Selva* et *Preis der Tonkunst*
Haydn: *Concerto pour cor en re majeur*
Brott: *Visions Astrales*
Britten: *Sérénade pour ténor et cor*

Lundi, 2 février, 20 h 30
Billets: \$16 — \$8

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

COMPTON

COMPLÈT TOUS LES SOIRS
SUPPLÉMENTAIRES INCLUSES

ESPACE LIBRE

RENDEZ-VOUS EN MAI
AVEC HAMLET-MACHINE
DE HEINER MUELLER
Merci et à bientôt

Reservations
521-4191

SPÉCIAL
21
POUR

Se mettre en forme,
c'est une partie
de plaisir chez
NAUTILUS PLUS!
Abonnez-vous avec un
ami et ne payez qu'un
seul investissement
initial.
Faites vite!
L'offre se termine
le 15 février 1987.

exclusivement chez
Nautilus PLUS
INC.

POUR LA FORME AU MAXIMUM

ANJOU 7777, boul. Métropolitain Est 353-7560
BROSSARD 1970, rue Panama 486-6113
CÔTE ST-LUC Centre Sportif Capreol Level 808, Chemin Marie 489-7543
LE DES SOEURS 309, Chemin du Golf 785-9620
LAFAYETTE 1050, boul. Shevchenko 366-0711
LAVAL Centre Sportif Capreol Level 309, Autoroute Laval 681-6455
LAVEL Club de Tennis Val des Andes 1050, boul. St-Martin Est 668-2696
LONGUEUIL Complexe Sportif de Longueuil 590, boul. Core Pailler Ouest 674-6264
MONTREAL 1278, rue Ste-Catherine ouest 966-1953
MONTREAL (PLACE VICTORIA) 800, Chemin Côte de Liesse 739-2289
781-9544
POINTE-CLAIRE Club de Tennis St-Laurent 1990, boul. Jules Paillat 337-9456
VILLE MARY HAYAL Centre d'achat Rockland 740, rue Pauline 341-1553
ST-LAURENT Club de Tennis St-Laurent 1990, boul. Jules Paillat 337-9456
VILLE MARY HAYAL Centre d'achat Rockland 740, rue Pauline 341-1553

LE DEVOIR CULTUREL

LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

Renaissance du jazz

LA DERNIÈRE livraison du magazine américain *Down Beat* nous apprend que le jazz connaît une nouvelle vigueur aux États-Unis. Il ne s'agit pas, bien sûr, des amateurs dont le nombre, pour n'être pas énorme, a toujours été constant. Non, il s'agit des grandes sociétés de disques, RCA/Ariola, par exemple, revient à la musique de jazz. Son programme ressemble à celui de MCA ou de CBS. Pour un disque de jazz, un ou deux autres de genre proche et éloigné à la fois, c'est-à-dire une insignifiance produite par des dames et des messieurs associés d'habitude au jazz.

Il se dessine, depuis quelques années chez nos voisins, une inquiétante tendance. On appelle jazz pur et dur ce qui n'est que du jazz. Tout autour, baptisée musique de fusion, jazz-rock, new age ou tout ce qu'on veut, une salade qui vient rapidement s'accumuler dans les bacs des disques d'occasion qui s'empresse de crier grâce. Car personne ne veut de ces camelotes destinées aux nigards que la publicité abuse.

Qui est responsable de cet état de choses ? Les entreprises, bien sûr, les musiciens également à la recherche de revenus plus substantiels. La vie américaine est basée sur l'argent, les jazzmen n'y échappent guère. Il y a également le goût du changement à tout prix. On veut faire nouveau, différent, qu'importe le résultat obtenu. Un chef-d'œuvre proclamé ne l'est que pour deux ou trois ans. Vite on passe à autre chose.

Il est symptomatique que ce sont deux marques italiennes, *Black Saint* et *Soul Note*, qui résument le jazz vivant d'aujourd'hui. Il y en a d'autres assurément, mais ce sont elles qui, par leur taille, la régularité et le volume de leur production, s'imposent comme valeur de référence. Le jazz n'est vivant que dans la mesure où ses véritables créateurs peuvent s'exprimer sans embûches. CBS a fait d'un excellent et prudent musicien comme Wynton Marsalis une vedette. Tant mieux pour lui, mais on sait bien que la véritable vie du jazz est ailleurs.

Souhaitons, en tout cas, que les Américains, qui ont tant tardé, derrière les Japonais et les Européens, à remettre en circulation les oeuvres indispensables du jazz, ne se laissent pas distancer plus longtemps dans l'inscription au catalogue CD des références essentielles. Tant qu'on ne trouvera pas à New York en versions américaines les faces de Lester Young, Charlie Parker, John Coltrane et autres figures de proue du jazz, il n'y aura pas de totale renaissance de cette musique pourtant essentiellement américaine.

Kenny Barron, *What If ?* Enja 5013. Une très bonne séance d'une musique qui serait typique du genre de jazz qui se joue à New

York dans les boîtes du Village. C'est-à-dire un jazz qui doit beaucoup au *bop*, au *hard bop*, le tout saupoudré d'une liberté héritée du *free*. Barron est un merveilleux pianiste et ce n'est pas ce disque qui nuira à sa réputation. Wallace Roney à la trompette et John Stubblefield au saxo ténor apportent une fraîcheur non négligeable. Les pièces retenues sont interprétées soit en solo, en duo, en trio ou en quintette. Cecil McBee à la contrebasse est superbe comme d'habitude. Une bonne session.

Joe Henderson, *The State of the Tenor*, vol. 1. Blue Note CDP 746296. En version CD, à un prix raisonnable pour une fois, l'un des meilleurs disques de saxo ténor parus ces dernières années. En trio avec Ron Carter à la contrebasse et Al Foster à la batterie, Henderson nous livre sept improvisations senties et approfondies sur des thèmes originaux ou montiens. On sent d'un bout à l'autre le plaisir de jouer sans compromis et la connaissance quasi parfaite de l'instrument. Henderson n'est pas un soliste époustouflant comme Sonny Rollins, par exemple, peut l'être, mais cette séance enregistrée en public, au *Village Vanguard*, est remarquable. Un *must*.

À l'Opéra de Montréal

La Manon italienne de Puccini

CAROL BERGERON

« LA MANON de Jules Massenet est un chef-d'œuvre que celle de Puccini ne saurait égaler. Mais Massenet était de 16 ans l'ainé de Puccini et avait atteint, lorsqu'il écrivit son opéra (1883-84), l'apogée de sa carrière, tandis que l'Italien commençait tout juste à trouver sa cadence. Le cadet des deux l'emporte néanmoins sur trois points : par son fonds inépuisable d'idées mélodiques, par la chaleur sensuelle et l'exubérance qui caractérisent sa musique en général et par la modernité relative de son langage harmonique et orchestral. »

Cette appréciation de Mosco Carner, l'incontestable autorité sur Puccini (éditions Lattès, dans la collection « M&M »), résume fort bien la situation. Rappelons, cependant, que tout commença par un roman autobiographique de l'abbé Antoine-François Prévost (1697-1763), intitulé *Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux*. La qualité artistique de cette oeuvre valut à son auteur une place durable dans la littérature française.

Au 19^e siècle *Manon Lescaut* intéresse non seulement des compositeurs comme Massenet et Puccini, mais encore d'autres moins célèbres, tels que Halévy (1799-1862), qui en fit l'argument d'un ballet en 1830; en 1866, Daniel-François-Esprit Auber (1782-1871) lui donna l'allure d'un opéra-comique; l'Irlandais Michael William Balfe (1808-1870) s'en inspira

pour son opéra *The Maid of Artois*.

Sous la direction du chef d'orchestre américain Alfredo Silipigni, et dans une mise en scène de l'Américain Bliss Hebert, l'Opéra de Montréal présentera une co-production des opéras de Miami et de Dallas de *Manon Lescaut*, de Giacomo Puccini. Les représentations seront données à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des arts les 27 et 31 janvier et le 5, 7, 11, 14 et 16 février à 20 h.

Les rôles principaux seront chantés par le soprano hongrois Ilona Tokody (Manon), le ténor finlandais Peter Lindroos (des Grieux), le baryton belge Marcel Vanaud (Lescaud) et la basse québécoise Pierre Charbonneau (Géronte). Détail intéressant : pendant qu'une fois encore la filière hongroise fournit à l'Opéra de Montréal une autre de ses cantatrices pour tenir un premier rôle, le soprano québécois Nicole Lorange doit aller aux États-Unis pour interpréter ce même personnage de *Manon Lescaut*.

Parlant du roman de Prévost, Mosco Carner précise qu'il se lit comme une pièce de théâtre (il fut, d'ailleurs, adapté pour le théâtre dès 1765). « L'action est menée très rapidement, sans le moindre élément superflu, et la langue simple et di-

recte. » Ajoutons à cela une série d'épisodes frappants et l'attrait du décor — le Paris corrompu de la Régence (la minorité de Louis XV (1715-1723), au cours de laquelle la France fut gouvernée par Philippe d'Orléans.

Prévost fait du chevalier des Grieux son personnage principal. « *Manon Lescaut* est essentiellement une étude des tourments psychologiques d'un homme déchiré entre sa conscience et ses instincts » (Carner). Dans les opéras de Massenet et de Puccini, cette profondeur psychologique s'est estompée. Des Grieux n'est plus qu'un amoureux sentimental. « Dans le livre français, il apparaît raffiné et reste un aristocrate; dans l'oeuvre italienne, c'est un jeune homme impulsif, incapable de se dominer, et même hystérique dans l'expression de ses sentiments » (Carner).

Chez Prévost encore, Manon nous est présentée à travers les yeux de son amant (des Grieux). « Manon est un personnage beaucoup moins complexe que son amant, mais reste une illustration fascinante de la fragilité féminine. Comme Carmen, sa cousine espagnole à la nature plus rude, elle se tient entre le bien et le mal. Elle n'est pas immorale mais amo-

rale, et ne peut agir autrement, car elle est une créature de pur instinct » (Carner).

« Le pathétique du personnage de Des Grieux tient à ce que, tout en voyant bien la véritable nature de Manon, il reste son esclave jusqu'au moment ultime de sa fin pitoyable. Prévost fait de lui la figure centrale du roman, alors que dans une adaptation dramatique Manon doit, pour des raisons évidentes, avoir la même importance que son amant. Dans l'opéra de Massenet, elle domine le drame; dans celui de Puccini, on reste plus proche de la conception de Prévost » (Carner).

Connaissant l'existence de la *Manon* française de Jules Massenet, Puccini ne veut pas que la sienne lui ressemble trop. Aussi est-ce la première chose qu'il reproche au scénario de Praga. Leoncavallo, G. Ricciardi, Oliva, Giacosa et Illica se succéderont à l'écriture du livret avant de satisfaire les exigences du compositeur. Il va sans dire que le résultat n'est pas des plus heureux : l'histoire en devient plus ou moins boiteuse.

« En fait, précise Carner, l'un des graves défauts de cet opéra est que

Suite à la page B-7

«Thème jamais traité de cette manière au théâtre... ingénieux, vivant.»
Raymond Bernatchez LA PRESSE

«Ça décolle! une pièce prenante, surprenante, va plus loin que...»
Nicole Dumet QUATRE SAISONS

«Mise en scène alerte, imaginative, serrée. Descriptions de match tout à fait désopilants.»
René-Jean Dufour HEBDO VOIR

LES PRODUCTIONS DE LA LICORNE présentent

LA SEPTIÈME PARTIE

de YVES ALLAIRE mise en scène VINCENT BILODEAU

Une tragédie-comédie sur le conditionnement

avec

Christian Saint-Denis
Brigitte Paquette
Guy Mignault
Jocelyne Goyette
Alain Gendreau
Jean-Guy Bouchard
Yves Allaire

Scénographie: Daniel Landry
Son: Claude Lemelin
Costumes: Carole Bourdon
Régie: Jeanne Laperle

Réervations

LA LICORNE RESTAURANT BAR THEATRE 2015 boul. St-Laurent, Montréal (514) 843-4166 souper-théâtre

Du 8 janvier au 8 février à 20h30

Direction: La Manufacture

M A R I V A U X

La Double Inconstance

mise en scène: Olivier Reichenbach avec Linda Sorgini, Louise Turcot, Guy Nadon, Daniel Gadouas, René Gagnon, Anne Bédard, Bernard Meney, etc.

Dès le 13 janvier du mardi au vendredi à 20h le samedi à 16h et 21h

Réervations: 861-0563

décor: Claude Goyette costumes: Mérédith Caron éclairages: Michel Beaulieu accessoires: Claude Roberge musique: Jean Sauvageau régie: Claude Lapointe

Le Théâtre du Nouveau Monde 84, rue Sainte-Catherine ouest Métro Place des Arts

UN RÔLE ESSENTIEL

HYDRO-QUÉBEC est heureuse de s'associer à la présentation de ce spectacle.

LA BRASSERIE O'KEEFE UNE PRÉSENCE ACTIVE DANS LA VIE DU TNM

UN TRIO fabuleux

L'Orchestre symphonique de Montréal, L'Opéra de Montréal, Les Grands Ballets Canadiens, un TRIO sans pareil, s'associent pour la première fois pour vous offrir trois merveilleuses soirées.

Soirée Stravinsky
Fernand Nault, B. Nijinska signent respectivement les chorégraphies de *Visages*, *Les Noces* et en première mondiale, la chorégraphie de James Kudelka du *Sacre du printemps*.

La Passion selon St Matthieu
J. S. Bach
Charles Dutoit, chef d'orchestre, en vedette
5 chanteurs de grande renommée et le Choeur de l'OSM (150 voix).

Tosca Puccini
Michelangelo Veltri, chef d'orchestre, avec Maria Statinaru, Dano Raffanti, Louis Quilico, Renato Capecchi, dans une mise en scène de Jean Gascon.

Les Grands Ballets Canadiens 27 et 28 mars, 20h00 Salle Wilfrid-Pelletier

L'Orchestre symphonique de Montréal 27 mai, 19h30 Basilique Notre-Dame

L'Opéra de Montréal 22 juin, 20h00 Salle Wilfrid-Pelletier

En vente du 24 janvier au 24 février seulement (nombre limité d'abonnements)

94 \$ pour le TRIO

Abonnez-vous en téléphonant au 842-9951 (du lundi au vendredi, de 9h à 17h)

American Express — MasterCard — Visa — enRoute

LES CONCERTS BANQUE ROYALE

BAROQUE CLASSICISME

BASILIQUE NOTRE-DAME

28 janvier, 19h30

HANDEL Water Music
HAYDN Concerto pour piano en ré majeur
HANDEL Samson, ouverture
HAYDN Symphonie no 93

TREVOR PINNOCK chef et piano

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Billets: 20 \$ - 16 \$ - 13 \$ - 7.50 \$

en vente aux guichets de la Place des Arts (+ frais) et à tous les comptoirs TICKETRON (+ frais)

LE DEVOIR CULTUREL

VERVILLE

Suite de la page B-1

vie de ce pauvre Villeneuve s'est mise à changer. C'est alors qu'il a commencé à emboutir tous les murs qu'il croisait. « C'est pas de ma faute, je le jure, s'exclame Verville, je ne fais pas de vaudou ! »

Même phénomène avec le dénommé « Géo », immortalisé sous les traits de « Jello ». Géo (Giguère) anime, tant bien que mal, une émission sur le rock (tendance « groupes de garage aux cheveux sales, gros bras et médaillon dans le cou ») sur le réseau du câble à Montréal.

Pierre Verville est de ceux-là. Dans son cas, parler de nouvelle génération est particulièrement à propos : la télévision est plus âgée que lui de 10 ans. Son territoire, c'est le spectacle, le cinéma, la radio, la télévision.

Voilà pour la déclaration officielle. N'attendez pas de Pierre Verville de hautes considérations sur la structure idéologique de Dallas. À 24 ans, il n'a pas appris à intellectualiser sa démarche. Sa critique est limpide, elle s'exprime par la présentation de personnages tellement ridicules qu'on oublie que le modèle qui les a inspirés l'est autant.

Le « kid » de Victoriaville, un auto-didacte qui présentait son premier

one-man show à l'âge de 14 ans, qui traînait dans de nombreux cafés de polyvalente et de cégep avant d'être découvert sur la scène des « Lundis des haï », il y a moins de quatre ans, est à un tournant de sa courte carrière. Après plusieurs tournées en province (avec le festival « Juste pour rire »), après un premier spectacle solo au Club Soda il y a deux ans, il a décidé d'être plus méchant, plus incisif, lui qui, parmi la nouvelle tournée, passait pour un tendre naïf.

Mais Verville hésite encore avant de franchir toutes les limites. Il avoue avoir discuté avec certaines de ses victimes, histoire de s'assurer que les intéressés ne seraient pas trop choqués. Toujours aussi naïf ? Moins qu'on le pense. Au hasard de la conversation, il lancera une phrase très rarement entendue chez les imitateurs : « Quand tu imites quelqu'un, c'est rarement pour lui rendre hommage. »

Verville est un verbo-moteur, un excessif, qui transforme son visage et me raconte ses gags, de l'autre côté de la table, visiblement déchiré entre le désir de plaire et celui d'être méchant.

Il se dit très libre des modes, mais il a dû retirer de son spectacle une parodie de Serge Fiori parce que la chanson en question déboulait du palmarès. Par contre, il travaille actuellement un Max Headroom, histoire de bien se brancher. « J'ai un problème avec la mode : je m'en fous ! Mais comme je suis bien obligé de la suivre pour trouver du matériel, elle me fait avancer. Si je ne faisais que ce que j'aime vraiment, je chanterais du brésilien. »

Pardon ? Du brésilien ? Ça, c'était le côté caché de Pierre Verville : il possède 125 disques de musique brésilienne, et c'est un fanatique de jazz. À 14 ans, il n'écouait que Bill Evans. « Aujourd'hui, je découvre les Beatles ! », ajoute-t-il.

Verville présentera donc un spectacle musical, mais surtout très visuel. « Mon but n'est pas de passer un message », admet-il simplement. Et puis, tout à coup, entre une parodie de Pierre Marcotte, de Jacques Langirand ou de Prince, il glisse un numéro-hommage à Yves Montand et Simone Signoret. Histoire de démontrer que le kid est toujours sensible, ce qui n'étonnera pas lorsqu'on sait que ses propres idoles se nomment Woody Allen et Coluche.



Jacques BERTIN

du 29 au 31 janvier et du 3 au 7 février, à 20h00

Au Centre d'essai de l'Université de Montréal 2332, boul. Édouard-Montpetit (métro Snowdon ou Laurier, autobus 51)

Billet: 14\$ grand public 12\$ étudiants de l'U. de M. Réservations: 343-7682

Billets en vente au Service d'animation culturelle de l'U. de M. et à la Librairie Flammarion, 4380, rue St-Denis (métro Mont-Royal)

Université de Montréal Services aux étudiants Service d'animation culturelle

LE DEVOIR cielo 99.5 MF

Salon international musique vidéo

28 Janvier 1^{er} Février VELODROME OLYMPIQUE

"de la Musique Plein Les Yeux"

- Pavillon de la Luterie d'Art
• Musique "Live Non Stop"
• Demonstration d'Instruments de Musique
• Nouveautés Audio-Vidéo
• Spectacle Lazer
• Lots de Présence

HORAIRE

Mercredi au Samedi: 12h à 22h
Dimanche: 12h à 20h

PRIX D'ENTREE

Age d'or, Etudiants : 4.00\$
Adultes : 6.00\$

Les Concerts Coors et JVC présentent:

LE 28 ET 29 JANVIER A 22 H.

Buddy Rich and his Band



Venez vivre la musique.

RADIO-MUSIQUE RADIO-CULTURE RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 24 janvier 1987

12h00 Les Jeunes Artistes

Jean Bresse, vc. et Suzanne Greenway, p.; extr. Suite no 2, BWV 1012 (J.S. Bach); extr. « Suite populaire espagnole » (Fallas); Caprice no 7 (Piaïti); extr. Suite pour violoncelle (Cassado); Richard Bradley, gui.; « Granada » et « Sevilla » (Albeniz); « Danza pomposita » (Tansman).

13h00 Des musiques en mémoire

Le Langen Mandra Wanara, opéra japonais. Inv. Jean-Jacques Nattiez. Anim. Elizabeth Gagnon.

13h30 L'Opéra du Metropolitan

« L'Amhauser » (Wagner); « A Norman » (Liszt); « Eva Randoava » (Venus); Richard Cassilly (Tannhauser); Hakan Haggard (Wolfram); Jan-Hendrik Rootering (de landgrave); choeur et orch. dir. James Levine. Anim. Jane Paguet et Jean Deschamps.

18h00 Mélodies

David Doane, t. et Marc Durand, p.; « The Land of Lost Content » (Ireland); « Dweller in my Deathless Dreams »; « Journey's End » et « Even As a Lovely Flower » (Bridges); « Three Hangtown Ballads » (Eklus).

18h30 Musique de table

« Salut d'amour », op. 12 (Elgar); Sonate en ré min. pour piano (Haydn); Symphonie no 96 « Le Miracle » (Mozart); Septuor, op. 65 (Saint-Saëns); extr. Concerto pour piano no 3, op. 37 (Beethoven); « Marche militaire », D. 733 (Schubert). Anim. Jean-Paul Noret.

20h00 Orchestres américains

(orch. symphonique de Chicago, dir. Erich Leinsdorf; « Ouverture » no 3, Symphonies no 8 et no 7 (Beethoven).

22h00 Les Musiciens par eux-mêmes

Inv. Georges Robert, organiste/claveciniste. Inv. Georges Nicholson.

23h00 Jazz sur le vif

De Vancouver. En vedette: Michael Hedges, guitare; Scott Cossu Trio et Andy Narrett Trio.

Dimanche 25 janvier 1987

0h00 Musiques de nuit

La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Georges Nicholson.

5h55 Méditation

« Vers le meilleur ou le pire? » (Jean Guilton).

6h00 La Grande Fugue

Ire h. Sérénade no 12, K. 388 (Mozart); « Scènes romantiques » (Granados); 2e h. Quatuor, op. 38 no 2 (Reicha); Pièces pour viole (anon.); Suite pour cordes et bc. « La Lyra » (Telemann); 3e h. Pièce en sol pour théorbe (Vissé); extr. « Petit Livre d'Anna Magdalena Bach » (J.S. Bach); Sonate pour orgue no 3 (C.P.E. Bach); Concerto à quatre no 1 (Galuppi). Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée

Messe en do min., K. 427 (Mozart); Edith Mathis, Helen Erwin, sop.; Theo Altmeyer, t.; Franz Crass, b.; South German Madrigal Choir; Southwest German Chamber Orchestra, dir. Wolfgang Gonnemann. Anim. Gilles Dupuis.

Impromptus, op. 90 (Schubert); Maria Yudina. Texte: Pierre Dionne.

13h00 Suite canadienne

François Brassard: « Danse antique », « Impromptu », 9 chansons folkloriques; « Basileia no 2 », « Suite orléanaise » et Suite pour violon et piano; Albertine Caron-Legrès: « Deux qui s'aiment sont toujours malheureux » et « Poème pastoral »; Alexis Contant: « La Lyre enchantée », « Baiser d'amour », « Musique », « La Querelle » et « Ballade ». Anim. André Hébert.

14h30 Concert dimanche

Orch. symph. d'Edmonton, dir. Uri Mayer; Louis Lortie, piano; Ouv. « Fidelio », Concerto no 2 et Symphonie no 3 « Eroïca » (Beethoven). Anim. Michel Keable.

16h30 Les Grandes Religions

« L'Évangile et les cultures » (21e), L'essor missionnaire du XIXe siècle. Afrique de l'Est et Madagascar. Inv. François Raison. Consultant: Gilles Languevin, s.j., de l'Université Laval. Anim. Diane Giguère.

17h00 Tribune de l'orgue

Émission consacrée à Louis Vierne. Symphonie pour orgue no 4 et « Les Anges ». Anim. Michel Keable.

18h00 À travers chants

De Rimouski. Ensemble vocal Jean-Pierre Gagnon, dir. Jean-Pierre Gagnon. Anim. Francine Moreau.

18h30 Musique de table

Extr. « Les Contes d'Hoffmann » (Offenbach); « L'Automne », extr. « Les Saisons » (Vivaldi); Ballade no 4, op. 52 (« Chopin »); Quintette pour piano et instr. à vent, op. 16 (Beethoven); Suite pour violoncelle et orchestre, op. 16 (Saint-Saëns); extr. « Liebesliederwalzer », op. 52 (Brahms); extr. « La Traviata » (Verdi). Anim. Jean-Paul Noret.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens

Orch. symph. de la Radio SDR, Stuttgart, dir. Garcia Navarro; Alicia de Larrocha, p.; Ilana Casanueva, sop.; Concerto pour piano no 22, K. 482 (Mozart); « Nuits dans les jardins d'Espagne » et « Le Tricorne » (Fallas). Anim. Michel Keable.

21h00 Théâtre du lundi

Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Michel Vais; 2e partie: « Les Larmes amères de Pétra von Kant » de R.W. Fassbinder.

23h00 Jazz-soliloque

« Easy to Love », George Shearing; « All About Rosie », Gerry Mulligan; « I Want a Little Girl », Bill Perkins; « I Succumb to Temptation », Oscar Pettiford; « Reets and I » et « Sain Doll », Bud Powell; « Blues for Blanches », Art Pepper; « What's New », Shelly Manne/Lee Konitz. Anim. Gilles Archambault.

Mardi 27 janvier 1987

0h00 Musiques de nuit

« Le second inventeur du christianisme » (Jean Guilton).

5h55 Méditation

« La religion de Jésus, une religion nouvelle » (Jean Guilton).

6h00 Les Notes inégales

Ire h. Concerto pour violon no 5, K. 219 (Mozart); « Der Gerechtes » et « Lieber Herr Gott » (J.C. Bach); Toccata no 21 pour clavecin (Sweelinck); 2e h. Sinfonia no X (Roman); Duo pour harpes (D'Alvare). Introduction et allegro pour piano et orch., op. 92 (Schumann); 3e h. Suite no 2 pour violon et bc. (Schweizer); Sinfonia, op. 48 arr. J.C. Bach; extr. Concerto, op. 48 arr. J.C. Bach; « Kabaïevsky », « Une barque sur l'océan » (Ravinsky); « Une barque sur l'océan » (Ravinsky). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête

Anniversaire de l'écrivaine anglaise Virginia Woolf. « Jeux d'eaux » (Ravel); Concerto pour hautbois en la min. (Vaughan Williams); extr. « Le Coq d'or » (Rimsky-Korsakov); Quatuor, op. 131 (Beethoven); « La Mer » (Debussy); « Les Chants de l'aube », op. 133 (Schumann). Anim. Renée Laroche.

11h30 Les Jeunes Artistes

Dominique Simard, fl. et Marc Fournier, p.; « Joueurs de flûte » (Roussel); Pièce pour flûte et piano (Vivier); Suite pour flûte et piano (Godard).

12h00 Présent-musique

Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie

Concours-éponge. Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours

Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Homo Ludens

7e de 10 « Le jeu du plaisir ». Inv. Pierre Blain, gastronome; Robert Legault, amateur de vin; Robert Thuillien, chef cuisinier; Jacques Blouin, marmiton; extr. Jean-Louis Allard, philosophe; Rech. et anim. Daniel Gauvreau.

17h00 Latitudes

« L'Aventure qui s'écrit » (en alternance avec « L'Histoire au quotidien »), 5e de 18 Humboldt, l'explorateur. Inv. Pierre Gaspar; Rech. texte et int. René Viau; Lect. Jacques Houde.

17h30 L'Air du soir

Un bouquet des plus belles pages du répertoire lyrique et symphonique conçu spécialement pour agrémenter l'heure du souper. Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens

Orch. symph. de la Radio SDR, Stuttgart, dir. Garcia Navarro; Alicia de Larrocha, p.; Ilana Casanueva, sop.; Concerto pour piano no 22, K. 482 (Mozart); « Nuits dans les jardins d'Espagne » et « Le Tricorne » (Fallas). Anim. Michel Keable.

21h00 Théâtre du lundi

Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Michel Vais; 2e partie: « Les Larmes amères de Pétra von Kant » de R.W. Fassbinder.

23h00 Jazz-soliloque

« Easy to Love », George Shearing; « All About Rosie », Gerry Mulligan; « I Want a Little Girl », Bill Perkins; « I Succumb to Temptation », Oscar Pettiford; « Reets and I » et « Sain Doll », Bud Powell; « Blues for Blanches », Art Pepper; « What's New », Shelly Manne/Lee Konitz. Anim. Gilles Archambault.

Mardi 27 janvier 1987

0h00 Musiques de nuit

« Le second inventeur du christianisme » (Jean Guilton).

9h00 Musique en fête

Anniversaire de l'écrivaine anglaise Virginia Woolf. « Jeux d'eaux » (Ravel); Concerto pour hautbois en la min. (Vaughan Williams); extr. « Le Coq d'or » (Rimsky-Korsakov); Quatuor, op. 131 (Beethoven); « La Mer » (Debussy); « Les Chants de l'aube », op. 133 (Schumann). Anim. Renée Laroche.

11h30 Les Jeunes Artistes

Dominique Simard, fl. et Marc Fournier, p.; « Joueurs de flûte » (Roussel); Pièce pour flûte et piano (Vivier); Suite pour flûte et piano (Godard).

12h00 Présent-musique

Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie

Concours-éponge. Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours

Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Homo Ludens

7e de 10 « Le jeu du plaisir ». Inv. Pierre Blain, gastronome; Robert Legault, amateur de vin; Robert Thuillien, chef cuisinier; Jacques Blouin, marmiton; extr. Jean-Louis Allard, philosophe; Rech. et anim. Daniel Gauvreau.

17h00 Latitudes

« L'Aventure qui s'écrit » (en alternance avec « L'Histoire au quotidien »), 5e de 18 Humboldt, l'explorateur. Inv. Pierre Gaspar; Rech. texte et int. René Viau; Lect. Jacques Houde.

17h30 L'Air du soir

Un bouquet des plus belles pages du répertoire lyrique et symphonique conçu spécialement pour agrémenter l'heure du souper. Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens

Orch. symph. de la Radio SDR, Stuttgart, dir. Garcia Navarro; Alicia de Larrocha, p.; Ilana Casanueva, sop.; Concerto pour piano no 22, K. 482 (Mozart); « Nuits dans les jardins d'Espagne » et « Le Tricorne » (Fallas). Anim. Michel Keable.

21h00 Théâtre du lundi

Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Michel Vais; 2e partie: « Les Larmes amères de Pétra von Kant » de R.W. Fassbinder.

23h00 Jazz-soliloque

« Easy to Love », George Shearing; « All About Rosie », Gerry Mulligan; « I Want a Little Girl », Bill Perkins; « I Succumb to Temptation », Oscar Pettiford; « Reets and I » et « Sain Doll », Bud Powell; « Blues for Blanches », Art Pepper; « What's New », Shelly Manne/Lee Konitz. Anim. Gilles Archambault.

Mardi 27 janvier 1987

0h00 Musiques de nuit

« Le second inventeur du christianisme » (Jean Guilton).

11h30 Récital d'orgue

Jean Morissette, orgue Casavant, cathédrale de Saint-Yacinthe. Symphonie no 2, op. 13 (Widor).

12h00 Présent-musique

Anim. André Vigeant.

12h30 Au gré de la fantaisie

Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours

Essais québécois non littéraires. Anim. Dorval Brunelle.

16h30 Jeux d'enfant

Ire de 22. Vulgarisation des résultats des recherches les plus récentes en psychologie appliquée de la jeunesse (de la naissance à 16 ans). Rech. et anim. Danielle Biodeau.

17h00 Progrès et perspectives

« Science, temps et devenir » (7e de 9). Temps irréversibles et russes contre la mort. Inv. Pierre Clément. Prod. Radio France.

17h30 L'Air du soir

Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens

Orch. philh. de Berlin, dir. Herbert von Karajan; Symphonie no 104 « Londres » (Haydn); « Pavane pour une infante défunte » (Ravel); « Tableaux d'une exposition » (Moussorgsky/Ravel); Festival Pro Musica Antiqua de Brême. John Tall, clv.; Suite française no 4, BWV 815 (J.S. Bach). Anim. Michel Keable.

21h30 La Feuillaison

« Deux nouvelles sur l'adultère » de Lori St-Martin. Lect. Michèle Siros.

22h00 Littératures

« La pensée captive » (2e de 15). Witold Gombrowicz. Inv. Constantin Jelenski. Lect. Vincent Davy. Rech. et anim. Jean-Pierre Myette.

22h30 Questions de notre temps

De Matane: « La construction des baïoues » (Ire de 2).

23h00 Jazz-soliloque

« Sunshine Sammy »; Nat Adderley; « As Time Goes By »; Dexter Gordon; « J. Griffin Blues »; Rahsaan Roland Kirk; « Early Autumn »; Barney Kessel/Herb Ellis; « Zonky »; Brew Moore; « The Man I Love »; Art Pepper. Anim. Gilles Archambault.

13h00 Au gré de la fantaisie

Symphonie no 06 ré min. (Bruckner). Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours

Littérature étrangère. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Positions

Réflexion sur la place des intellectuels dans la société. Inv. René J.-A. Lévesque, physicien et administrateur. Rech. Suzanne Robert. Anim. François Ricard.

17h00 Libertés et pouvoirs de presse

« La presse électronique au Québec: question d'optique ». Inv. Paul-André Comeau, rédacteur en chef au journal « Le Devoir », et Louis Martin, journaliste. Anim. Hélène Sarrazin et Luce Dion.

17h30 L'Air du soir

Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre

Anim. Michel Keable.

20h00 Orchestres canadiens

Orch. symphonique de Québec, dir. Piero Gamba; « Les Préludes » (Liszt); « Guernica » (Pépin); Symphonie no 6, op. 74 « Pathétique » (Tchaïkovsky).

22h00 Libre échange

« Charles Temerson s'entretient avec René Lacoste, président des Vêtements Lacoste ».

22h30 Visages de l'Europe de l'Est

22e de 26 « Être jeune à l'Est ». Rech., int. et prés. Charles Laroche et Danielle Boisman.

23h00 Jazz-soliloque

« You'd Be So Nice To Come Home To »; Lee Konitz; « Jackie's »; Chico Freeman; « Magnolia Rose »; Don Menza; « Tomorrow »; Shelly Manne; « The Match »; Steve Lacy; « Unanka »; Art Ensemble of Chicago. Anim. Gilles Archambault.

Vendredi 30 janvier 1987

0h00 Musiques de nuit

Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation

« Nous sommes tous des cathares qui s'ignorent » (Jean Guilton).

6h00 Les Notes inégales

Ire h. Symphonie G. 598 (Boccherini); Quatuor en sol pour flûte, hautbois, violon, violoncelle et b.c. (Telemann); Suite pour clavecin no 4 (Chambonnière); 2e h. Adagio pour cordes (Barber); « Die Nachtigall » (Schubert); 2 préludes pour piano (Debussy); « Contes d'hivers » (Larsson); Duo pour luths (Lassus); Sonate à 10 (Vejvanovsky); 3e h. Concerto en la pour clavecin (Haydn); Suite de danses (Reusner); Variations pour violon et piano, WoO 40 (Beethoven); extr. « Esquisses symphoniques », op. 15 (Castillon); Sonate prima pour basson et b.c. (Boismortier). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête

LE DEVOIR CULTUREL

« Montréal danse »

Huit chorégraphes en quête d'une troupe

MATHIEU ALBERT

DANIEL JACKSON et Paul-André Fortier étaient visiblement nerveux. Ce n'est pas tous les jours que l'on crée une compagnie de danse avec l'ambition avouée d'aller conquérir le monde. Appelée « Montréal danse », la nouvelle progéniture veut agir comme le panneau réflecteur de la turbulence chorégraphique qui secoue Montréal depuis la fin des années 70.

Les chorégraphes, parmi les plus doués et originaux du pays, sont, pour la plupart, des rejetons issus de la phalange montréalaise. Les danseurs, inexpérimentés voilà 10 ans, ont acquis depuis une dextérité à toute épreuve; il ne manquait plus que la volonté complice de deux intrépides afin de mettre sur pied la structure administrative adéquate

pour promener toute cette « flopée » de nouveaux talents aux quatre coins du globe.

Mais, pour la première année, toutefois, le parti pris est celui de la modestie: le vaste monde commence à Ottawa (les 26 et 27 janvier) et finit à Moncton (le 14 février), avec escale d'un soir à Montréal (le 3 février), Joliette (le 10) et Rimouski (le 12). « Ce n'est qu'un début pour lancer la compagnie, précise aussitôt Fortier. À partir de l'an prochain, nous visons le Canada. Ensuite, selon les perspectives, une diffusion à l'échelle internationale. Il y a aussi une série de projets qui flottent dans l'air. »

Contrairement à la majorité des compagnies établies à Montréal, dont les activités restent essentiellement liées au nom d'un seul chorégraphe, « Montréal danse » tire son originalité, précisément, de son refus de se laisser constituer en fief, en

chasse gardée, assujettie à la tutelle exclusive d'un seul artiste. L'identité de la nouvelle venue se veut, au contraire, inspirée par un esprit d'éclectisme, comme un carrefour de création ouvert à la mouvance des inspirations des différents chorégraphes sollicités.

Selon Paul-André Fortier, la formule adoptée par la compagnie offre un triple avantage. Tout d'abord, pour les chorégraphes eux-mêmes, qui n'ont pas à se préoccuper de l'aspect administratif de la mise en marché de leur création. Pour le public, qui aura le choix dans une même soirée entre plusieurs pièces au programme. Et, finalement, pour les danseurs, dont le contact simultané avec une variété de chorégraphes ne peut être que bénéfique à leur expé-

rience. « On a choisi les danseurs (qui sont au nombre de huit), en fonction de leurs qualités individuelles et de leur disponibilité en tant qu'interprètes. Je crois, à cet égard, que nous avons fait les bons choix. »

Pour participer à cette première percée, huit chorégraphes ont été retenus. Huit candidats montréalais, dont la diversité des styles couvre presque en totalité la pluralité des courants aujourd'hui florissants au Québec. Chez les aînés sont présents Françoise Sullivan (pour qui il s'agit d'un retour à la chorégraphie), Jean-Pierre Perreault, Linda Rabin et Paul-André Fortier. Viennent ensuite Daniel Léveillé et James Kudelka (chorégraphe attiré des Grands Ballets canadiens). Puis, chez les cadets, Ginette Laurin et Catherine Tardif.

Parmi les objectifs fixés par la compagnie figure également celui d'accueillir à son répertoire, non seulement des oeuvres de la cuvée autochtone, mais aussi des créations de chorégraphes étrangers. « Pour la première année, nous avons voulu faire une célébration de la danse moderne québécoise, explique Fortier. Mais, pour les années à venir, nous voulons faire appel à des chorégraphes canadiens, américains, européens, et même japonais. »

Mais pourquoi, lorsqu'on s'appelle « Montréal danse », ne pas avoir choisi Montréal comme site privilégié pour lancer la compagnie? Pourquoi avoir préféré Ottawa à la ville dont la compagnie aspire à devenir la vitrine chorégraphique? Paul-André Fortier attendait la question. Il n'a ni hésité, ni bondi, ni bronché. Il est demeuré parfaitement stoïque, comme s'il s'était déjà fait à cette détestable idée depuis longtemps: « La raison est simple, commence-t-il. Dès que le responsable de la programmation de la danse au Centre national des arts a appris l'existence de la compagnie, il s'est montré immédiatement intéressé et nous a proposé de lancer la compagnie à Ottawa (lundi et mardi prochains). J'en aurais attendu autant de Montréal, mais, ici, la compagnie est obligée de se produire elle-même » (au théâtre Maisonneuve de la PdA, le 3 février).

« Je trouve ça un peu gênant d'être produit à Ottawa et de ne pas l'être chez moi. C'est un peu blessant en tant que Québécois d'être produit là-bas et pas à Montréal. On a fait des propositions à la Place des arts, et ils nous ont répondu qu'ils ne pouvaient pas nous produire. »

Guy Morin, directeur général de la PdA, joint par téléphone, affirme tout ignorer de cette proposition. Henri Barras, le directeur artistique, soutient, pour sa part, que la PdA n'a



Deux chorégraphes de « Montréal danse » : Daniel Jackson (à gauche) et Paul-André Fortier, et des membres de la compagnie en répétition.

jamais refusé sa participation au projet. La mésentente provient « d'un mauvais timing, dit-il. Lorsque la compagnie nous a approchés, l'automne dernier, nous étions en train de définir notre politique de production de spectacles. Nous ne pouvions donner aucun assentiment. Et lorsqu'est venu le temps pour la PdA de donner une réponse, la compagnie avait déjà pris la décision de se produire elle-même. »

Un triste imbroglio, qui a pour ré-

sultat de priver Montréal de la double programmation présentée à Ottawa. Sur les huit chorégraphes, cinq seulement figurent à l'affiche du théâtre Maisonneuve, soit Sullivan, Fortier, Perreault, Léveillé et Laurin.

Un spectacle qui fait figure de compromis, mais qui n'enlève rien à la justesse des ambitions caressées par la jeune compagnie. Pour le public montréalais, ce n'est que partie remise. ●



Manon

Suite de la page B-5

Puccini, contrairement au compositeur français, présente ses amants le plus souvent dans des situations faibles (Manon met rien de moins que les 20 minutes du dernier acte pour mourir). Les épreuves leur arrivent trop tôt — leur déchéance s'amorce dès la seconde moitié de l'acte I alors que l'opéra en comporte quatre — et surchargent l'oeuvre de chagrin et de désespoir.

Cela dit, la musique de Puccini étant ce qu'elle est, triste, passionnée et luxueusement vêtue (orchestrée), il n'en demeure pas moins qu'elle habille nos deux amants d'un même tissu qui peut nous les faire confondre. « L'une des faiblesses essentielles de l'opéra réside dans l'échec de Puccini à caractériser ses amants de façon suffisamment contrastée. La musique de Des Grieux, le plus féminin de ses héros témoins, est pratiquement interchangeable avec celle de Manon: cela ne nuirait en rien, ou presque, à son caractère. »

Tout compte fait, *Manon Lescaut* de Puccini est un opéra qui s'écoute fort bien les yeux fermés. Sur disque, si l'on doit posséder l'enregistrement de Maria Callas avec Giuseppe di Stefano, dirigé par Tullio Serafini (Angel AV34019), réalisé en 1957, on peut s'offrir une magnifique version récente dirigée par Giuseppe Sinopoli, avec Mirèlla Freni et Plácido Domingo (Deutsche Grammophon 413-893).

À L'AFFICHE

UNE EXPOSITION, UNE RENCONTRE AVEC NOS ARTISTES.

UN BON FILM, UN BON DIVERTISSEMENT

C'EST DE TOUTE ÉVIDENCE DANS LE DEVOIR

L'Ensemble ARIION

Claire Guimond flûte baroque
Chantal Rémillard violon baroque
Betsy MacMillan viole de gambe
Hank Knox clavecin

CONCERT DE MUSIQUE BAROQUE sur instruments d'époque

30, 31 janvier à 20h

Oeuvres de Telemann, Frescobaldi, Locatelli, Castello et Bach

EGLISE ST. JOHN'S LUTHERAN
3594, rue Jeanne-Mance, angle Prince-Arthur

Prix: 10\$. Étudiants et âge d'or: 6\$
Billets en vente chez
LIRELIRE, 1333 Van Horne,
LETTRE-SON, 1005 Laurier ouest, (+ frais),
MAXIMUSIQUE, 1427 Stanley et à la porte.

RÉSERVATIONS 355-1825

DE TOCQUEVILLE ET LA DÉMOCRATIE LIBÉRALE

Série de trois conférences par

STÉPHANE DION
professeur, Département de science politique
Université de Montréal

Les lundis 2, 9 et 16 février à 19:30 hrs

Lieu: Université de Montréal
Pavillon principal
2900, Edouard-Montpetit
(une hôtesses vous y accueille)
Entrée Z-1

Frais: 25\$ Inscription sur place

RENSEIGNEMENTS: 434-5863 (Lundi au vendredi)

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

le nouveau théâtre expérimental présente

REGARDS

Une mise en scène de MARIE LABERGE

QUATRE SOIRS SEULEMENT:

les 28-29-30-31 janvier à 20h30

RÉSERVATIONS: 521-4191

espace libre, 1945 rue Fullum, Montréal

SMCQ 20 ans de CRÉATION

Société de musique contemporaine du Québec

DÉSILETS

Détour

TENNEY

Three Indigenous Songs

PAPINEAU-COUTURE

Nuit polaire

ROY

Ne pas brocher, plier ou mutiler

SHARMAN

Erstarrung

L'Ensemble Daedalus — Madeleine Jalbert, contralto
Le Quatuor de saxophones de Montréal
L'Ensemble de la SMCQ, direction Lorraine Vaillancourt

Judi, 29 janvier 1987 - 20 heures

Billets: 8\$
Étudiants/Âge d'or: 4\$ 555, rue Sherbrooke Ouest, Montréal Réervations 526-5117

THÉÂTRE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE

HANJO DE MISHIMA

AVEC MONIQUE LAVAIL JITSUKO
VÉRONIQUE WATTERS HANAKO
CAROL MICHAUD YOSHIO

MISE EN SCÈNE ISABELLE VILLENEUVE

Dès vendredi, 21h relâche les lundis

1371, Ontario est, 526-6582
En vente: LIBRAIRIE KEBUK, 2048, St-Denis, 842-6971
Prix spécial les 30 et 31 jan., 1 et 3 fév. 6\$ — Prix ordinaire 10\$

...elle a le sens des images et l'alliage de l'intelligence et de la sensibilité... pour rendre une partition aussi subtile que celle de Mishima." *Le Devoir*

TCHÉKHOV TCHÉKHOVA

DE FRANÇOIS NOCHER
Avec PATRICIA NOLIN et GILBERT SICOTTE

Mise en scène: YVES DESGAGNÉS
Costumes: FRANÇOIS BARBEAU
Éclairages: KIKI NESBITT
Trame sonore: CLAUDE LEMELIN

Du 21 JANVIER
Au 7 MARS 1987

Quand TCHÉKHOV s'accorde enfin le temps d'aimer...
Un écrivain de génie, une grande actrice...
Et la passion se fait théâtre!

Du mardi au samedi: 20 heures
Mardi, mercredi, jeudi: 10\$
Vendredi et samedi: 12\$
Une production de la Société de la Place des Arts de Montréal.

Le Café de la Place
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

LES RÉCITAUX Merrill Lynch

23 FÉVRIER, 20 H

Zoltan Kocsis pianiste

LISZT Rapsodie hongroise no 5 en mi mineur, « Héroïde-épique »
LISZT Ave Maria (« Die Glocken von Rom »)
LISZT Grosses Konzertsolo
SCHUBERT Sonate en la majeur, D 959 (1828)

billets: 19\$, 16\$, 14\$, 11\$

Merrill Lynch

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

COMMENT, vous ne le saviez pas ? Mais enfin, tout le monde le sait. Isabelle Adjani, la vedette la plus sexy du cinéma français, a le sida. Isabelle Adjani a tellement le sida qu'elle est passée au téléjournal en France, l'autre soir, pour le démentir. Qui ne dit mot consent. Mais qui dément confirme.

Moi, personnellement, ça fait longtemps que je le sais. Si je n'ai rien dit, c'est que j'étais tenue au secret. Je me souviens encore. Le téléphone a sonné. Ma copine au bout du fil respirait difficilement tant elle était énervée.

« Écoute, j'ai un scoop, mais ne l'écris surtout pas dans ton journal ! »

J'ai sursauté. Je sursaute toujours quand j'entends le mot « scoop ». Je sursaute et je salive. J'imagine déjà le tapis rouge qui se

déroule tandis que je vais recevoir l'Ordre du Canada pour services rendus à la nation.

Sauf que, cette fois-ci, le mot « scoop » était suivi d'une obligation cruellement contradictoire. À qui peut bien servir un scoop, si l'on ne peut alerter la population ? Et pourquoi en informer un journaliste ? Pour l'écoeuré, ou pour se libérer d'une dérangeaison désespérée ?

J'ai posé la question à ma copine, qui ne m'écoutait pas, tant son secret la dérangeait.

« Promets-moi de ne pas le répéter, a-t-elle répété avec une formidable fougue. Jure-le sur la tête de ta mère. »

Je trouvais qu'elle commençait à charrier. Jurer sur la Bible, passe encore. Mais sur la tête de ma mère ! J'ai hésité, le temps d'installer une saine distance entre le se-

cret et le choc traumatique qu'il allait administrer à mon système nerveux. J'ai finalement abdicqué.

« Bon, d'accord, je n'en parle à personne. C'est quoi, l'affaire ? »

— Tu me le jures ?

— Oui, oui, sur la tête de ma mère, de mon père, de mon frère, sur la tête du chien de ma voisine et, en prime, sur la mienne. C'est quoi l'histoire ?

— Es-tu assise, bien assise ? Peux-tu accrocher à un mur ?

— Quatre murs, ai-je répliqué, profondément exaspérée.

— Eh bien, voilà... (Long silence en forme de gros nuage noir prêt à crever son abcès sur ma conscience...) Isabelle Adjani a le sida.

Nouveau silence. Je pondrais ma réaction. Au bout d'un moment, je n'en pouvais plus. Le fou rire s'est abattu sur moi comme la misère sur le pauvre monde. Je riais tellement que les murs autour de moi commençaient à valser. J'aurais ri trois jours de temps si ma copine ne m'avait pas vertement sermonnée.

« C'est vrai, a-t-elle crié, hors d'elle, tout ce qu'il y a de plus vrai. Je le sais de source sûre. Quelqu'un qui connaît bien Adjani me l'a dit. »

— Ben voyons donc, ça n'a aucun sens. Isabelle Adjani a avant le

sida que moi je suis bonne soeur. L'as-tu vue dans son dernier film ? Belle comme un cœur, pétante de santé, avec un teint de lait qui me fait verdier d'envie. Non, vraiment, ton histoire ne tient pas debout. Si Isabelle Adjani a le sida, la reine d'Angleterre fait de la cocaïne et Claude Ryan *cruise* chez Nautilus plus. Arrive en ville !

— Arrive-toi même en ville, a rétorqué ma copine en trépanant au bout du fil. Toute la ville le sait. Quand une rumeur traverse l'Atlantique et qu'elle circule même dans les bars de Montréal, c'est que ça doit être vrai. Il n'y a pas de fumée sans feu.

Elle avait un point. Mais il me semblait un peu pâlot. Qui sait si tout cela n'était pas la mauvaise plaisanterie d'une actrice montréalaise jalouse d'Adjani ? J'ai raccroché le téléphone en lui promettant de n'en dire mot à personne. Il n'y avait pas de danger. Je n'avais pas envie de passer pour une folle.

Quelques mois plus tard, l'histoire refait surface. Quelqu'un revient de Belgique. Il a entendu dire, dans un café, qu'Isabelle Adjani a le sida. Puis un Français de passage à Montréal relance l'affaire. Il a des informations supplémentaires. D'abord, Isabelle ne sort ni avec un chauffeur de taxi haïtien,

Le virus Adjani

ni avec un gai amnésique. Aux dires de cette source généralement bien informée, Isabelle se *shoote*, non pas au petit lait mais à l'héroïne. Une seringue sale et rouillée qui traînait chez un *dealer* douteux lui aurait communiqué l'incurable maladie.

Là encore, j'ai des doutes. Connaissant Adjani comme je la connais, c'est-à-dire comme la quintessence du BCBG, il me semble qu'elle aurait la décence de se *shoot* avec une seringue en or. Et puis je l'imagine mal quêtant sa dose dans un sous-sol sordide. Lorsqu'on est Isabelle Adjani, on exige la livraison à domicile et, surtout, on fait comme Cléopâtre : un goûteur professionnel essaie la came-lote sur lui-même avant de la passer à la patronne.

Non vraiment, cette histoire ne tenait pas debout. Et pourtant, la rumeur n'en finissait plus d'enfler, de grossir, s'armant de détails croissants qui venaient renforcer l'affreux secret. Des médecins de Marseille déclaraient maintenant qu'Isabelle Adjani était morte du sida. À un point tel que la pauvre Isabelle s'est pointée à la télévi-

sion, l'autre soir, pour plaider son innocence.

Il va sans dire que le téléphone n'en finissait plus de crépiter, le lendemain matin. Ici, à Montréal, personne ne pouvait se vanter de l'avoir vue à la télé, encore que certaines imaginations fécondes l'avaient aperçue à TVFQ. Mais cela n'a pas empêché la prolifération de nouvelles informations.

Je vous les donne en primeur. Parait, d'abord, que le sida s'attrape par projection. Dire que son prochain l'a, c'est avouer qu'on l'a soi-même. C'est ce qui me permet d'affirmer qu'Isabelle n'a plus le sida. Elle l'a peut-être déjà eu. Maintenant, c'est sûr, elle ne l'a plus.

Parait, par contre, qu'elle l'a donné à du monde. Beaucoup de monde. Tous ceux qui ont vu ses films, tous ceux qui ont déjà prononcé son nom et, bien entendu, tous ceux qui ont contribué à répandre la célèbre rumeur. Que ceux qui se sentent visés ne paniquent pas. Le sida ne s'attrape que si l'on en parle. Les silencieux et les incroyables seront sauvés.

Allouche, Rousseau et Mongrain Une chambre, un tombeau et des paysages

EXPOSITIONS

GILLES DAIGNEAULT

COMME POUR démentir ceux qui prétendent que l'art québécois est « à portée de la main », « domestique », plus constitué de « petites bebelles » que de « pièces imposantes », l'année 1987 s'ouvre sur trois expositions de sculptures qui savent occuper l'espace et qui n'ont surtout pas été conçues « en fonction des collectionneurs ». En effet, ni la chambre-paysage de Jocelyne Allouche, ni le lit-tombeau de Denis Rousseau, ni les paysages-natures mortes de Claude Mongrain ne sont des oeuvres à déposer dans un salon; on serait plutôt enclin à y déposer un salon !

Chez Chantal Boulanger (372, rue Sainte-Catherine ouest), Allouche présente son oeuvre à la fois la plus dense et la plus libre de ce jour. Intitulée «... la septième chambre » elle se compose de quatre éléments monumentaux qui, comme toujours chez l'artiste multidisciplinaire, se répondent ou se repoussent selon les points de vue, mais qui jouissent ici d'une autonomie nouvelle.

En fait, Allouche propose quatre façons différentes d'articuler — et, très souvent, de réconcilier — des notions antinomiques comme l'ordre et le désordre, l'intérieur et l'extérieur, le quotidien et l'exotisme (comme l'Occident et l'Orient), l'architecture et le paysage (comme la culture et la nature), la divergence et la complémentarité (comme la fragmentation et l'unification), etc. Et tout cela avec l'élégance naturelle d'une écriture qui se joue plus que jamais des spécificités ou des exigences propres de la peinture, du dessin, de la photographie, de la

sculpture et même de l'installation.

Il s'agit *simplement* pour Allouche d'établir des relations organiques — et chaque fois nouvelles — entre un objet, une image et un lieu, de façon que le visiteur (qui consent à s'attarder quelque peu) puisse inscrire ses propres références — qui ne manquent pas, elles non plus, de se contredire, de se transformer et de se nuancer — dans ces espaces subtilement construits et encadrés comme le sont toujours les architectures intérieures.

Mentionnons enfin que cette « septième chambre » d'Allouche est de loin sa plus accueillante et qu'elle ouvre sur des possibilités plastiques d'une richesse étourdissante. (Jusqu'au 7 février.)

Par comparaison, la participation du visiteur qu'exige le gigantesque « tombeau contemporain » de Denis Rousseau, exposé (tant bien que mal) chez Christiane Chassay (20, rue Marie-Anne ouest), est d'une tout autre nature, et il n'est pas commode de faire l'expérience des deux expositions coup sur coup.

D'emblée, on sourit devant ce « Requiem ou le tactile défendu », d'une théâtralité résolument absurde et qui s'empresse de ridiculiser quelque s'aventure à l'intérieur pour occuper la place d'honneur au bout de l'allée bordée de langues roses, aussi voyantes que polysémiques. Manifestement, la pièce parle autant de la mort et d'idées connexes tout aussi inconfortables que de certaines façons « défendues » de les représenter en notre fin de siècle, qu'il s'agisse de la frise picturale extérieure (d'un réalisme bon enfant), des feuilles d'acanthe à l'intérieur, ou encore de la minutieuse construction de l'ensemble du projet.

Il y a donc beaucoup à décoder dans ce lourd dispositif qui évoque

tantôt un lit ou un tombeau, tantôt un cimetière ou une cathédrale, et le sens de l'oeuvre varie considérablement selon le degré de distanciation qu'adopte le visiteur devant cette imagerie. J'imagine que ceux qui la prennent au sérieux y trouvent les satisfactions les plus vives.

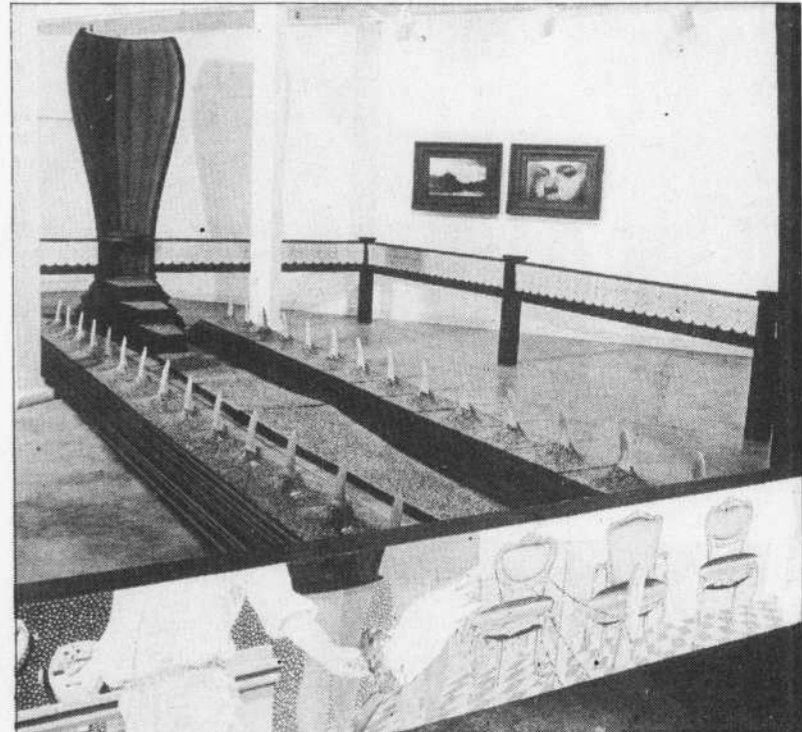
Rousseau présente également un triptyque — plus cérébral — de meubles-murs contenant des téléviseurs, qui commente, sur un mode ludique, le phénomène de la surconsommation et de l'épuisement des images. À première vue, cette oeuvre moins spectaculaire semblerait constituer un bon mode d'emploi pour le « Requiem ». (Jusqu'au 7 février.)

Finalement, les trois « paysages » de Claude Mongrain qui habitent la galerie d'art Concordia (1455, boulevard de Maisonneuve ouest) montrent que le sculpteur n'a rien perdu de son extrême sensibilité à certains matériaux bruts, ni de sa fidélité à certaines formes simples — qu'elles proviennent d'objets trouvés, transformés ou carrément fabriqués — depuis qu'il pratique une écriture plus ouverte à des contenus extérieurs à son mode de fabrication, à diverses réflexions sur la représentation.

C'est dire qu'on n'est pas dépaycé devant ces nouveaux arrangements ou assemblages d'éléments très quotidiens qui, sans rien cacher de leur provenance, nous transportent pourtant dans toutes sortes d'espaces contradictoires, en tout cas très éloignés psychologiquement les uns des autres. Et toute perception définitive de ces accumulations de fragments est continuellement tenue en échec par l'inévitable alternance, dans l'esprit du regardeur, entre la forte présence physique des objets et les innombrables allusions qu'ils contiennent à un passé mythique ou archéo-

logique, à l'histoire de l'art ou des civilisations, à des préoccupations urbaines plus actuelles, etc. Faut-il ajouter que les métamorphoses s'accroissent et s'amplifient dès que le regardeur commence à déambuler dans le paysage. Depuis l'oeuvre présentée à « Aurora borealis » en 1985, le rôle des spectateurs s'est considérablement accru dans la sculpture de Mongrain, et leur pouvoir structurant n'est pas sans analogie avec celui de l'artiste lui-même.

Il faudrait encore dire un mot de la temporalité mise en jeu par ces nouvelles oeuvres et dont les caractères ne sont pas moins changeants que ceux de l'espace, de la rigueur discrète avec laquelle ces fragments épars sont articulés, de l'humour ou de l'ironie qui pointent parfois dans telle façon de reformuler un geste sculptural « noble » (comme l'utilisation du socle) ou de citer un motif pictural (comme la nature morte)... Bref, cette exposition est incontournable, d'autant que Mongrain se manifeste rarement au Québec, et, avec les deux autres, elle dit le bonheur d'une époque où ne tonne plus aucun canon esthétique dominant. (Jusqu'au 31 janvier.)



Vue partielle du « Requiem » de Denis Rousseau chez Christiane Chassay.

LE MONDE DE AGUSTIN VICTOR CASASOLA MEXICO: 1900-1938

JOAN ALMOND
JÉRUSALEM: LE RASSEMBLEMENT DES NATIONS

27 janvier - 26 février
Vernissage le 27 janvier à 20 heures

CENTRE SAIDY BRONFMAN
5170, Chemin de la Côte Sainte-Catherine YM-YWHA & NHS
Tél.: 739-2301
Heures: lundi au jeudi 9h - 21h — vendredi 9h - 14h30 — dimanche 10h - 17h

GALERIE TOILE ÉTOILE 342-5828
5011 QUEEN MARY METRO SNOWDON

GRANDE VENTE D'ART
RABAIS de 10% à 30%
SUR 150 OEUVRES D'ARTISTES CANADIENS
CERTIFICAT D'AUTHENTICITE INCLUS

SAMEDI LE 24 JANVIER
DIMANCHE LE 25 JANVIER 13h à 17h

GRAND SOLDE DE JANVIER
réduction jusqu'à
50%
ARTEXTE

Livres, catalogues, revues d'art actuel
librairie et centre de documentation
3575, boul. St-Laurent, salle 303
Montréal H2X 2T7 845-2759/5741
Du mardi au samedi, de 12h à 17h30.

«Un point de vue sur la gravure»
Conservateur-invité
GILLES DAIGNEAULT
Y. GAUCHER
B. GOODWIN
R. LAVOIE
S. TOUSIGNANT
I. WHITOME
jusqu'au 8 février

DU MERCREDI AU DIMANCHE 12 H A 18 H
13
3772, RUE SAINT DENIS
MONTREAL, QC
H2W 2W1
(514) 288 5903

Jean-François LANOUILLE
Peintures récentes
jusqu'au 8 février

CENTRE D'ART
DIFFUSION III

Place du Parc
3575 avenue du Parc
Montréal H2X 3P9
284-1118
Heure d'ouverture
Mercredi au dimanche de midi à 18 hres.

GALERIE J. YAHOUA MEIR
Place du Parc, 2575 avenue du Parc, C.P. 69,
Montréal, Québec, H2W 2M9, (514) 845-3974
heures d'ouverture: mer., jeu., ven., sam.
12h - 17h et sur rendez-vous

MONIQUE MONGEAU
OEUVRES RÉCENTES

NELL TENHAAF
OEUVRES SCULPTURALES ET VIDÉOTEX

28 JANVIER - 21 FÉVRIER 1987
VERNISSAGE: 28 JANVIER, 19H - 22H

L'exposition de Monique Mongeau a été rendue possible grâce à la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec et du Conseil des Arts du Canada.
L'exposition de Nell Tenhaaf a été rendue possible grâce à la participation de Adeum Electronics, Cart-Aide, Conseil des Arts du Canada, ministère des Communications.

galerie invest • art robert savoie
+
estampes japonaises du XIX siècle

îles des soeurs « Le Village »
514-767-4870

LA BOURSE D'OEUVRES D'ART DE MONTRÉAL
vous présente sa toute nouvelle collection de

450 TABLEAUX
d'oeuvres de qualité d'artistes reconnus

présentation spéciale

samedi 24 janvier de 12h à 17h
dimanche 25 janvier de 10h à 17h

adresse:
5487, rue Paré (une rue au nord de Jean-Talon à l'ouest de Decarie) tél.: 341-6333

1987 ALCAN

CONFÉRENCES SUR L'ARCHITECTURE

Cette 13^{ème} série annuelle demeure une importante tribune pour l'architecture moderne. Ces conférences, parrainées par Alcan, intéresseront aussi bien les professionnels que le grand public.

Elles auront lieu à 18 h à l'auditorium H. Noel Fieldhouse de l'université McGill.

3 février	Donald McKay	Vision périphérique
10 février	Michael Rotondi	Le travail de la morphose, au présent et au passé
17 février	Michael Sorkin	Le cadavre exquis
24 février	Jean-Louis Cohen	Le Corbusier et les énigmes de Paris
3 mars	Jean Nouvel	Dernier projet et dernières réalisations
10 mars	Thomas Beebe	Wright & le paysage: une interprétation mythique
17 mars	Philippe Robert	Architecture comme Palimpseste: Exemple de reconversion d'édifices existants, en France
24 mars	Mary McLeod	Architecture et révolution: Les politiques de Le Corbusier - 1928-83
31 mars	Kurt Foster	L'immeuble Impromptu: L'architecture d'improvisation de Frank Gehry
6 avril	John Harris	La découverte des jardins portugais de la Renaissance

ALCAN